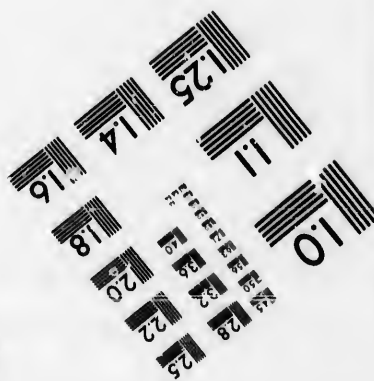
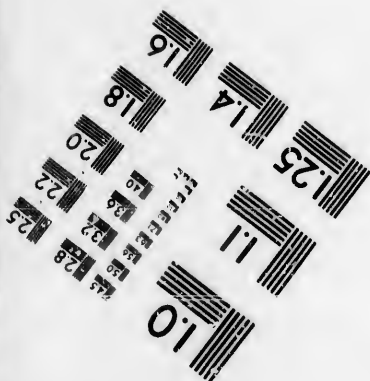
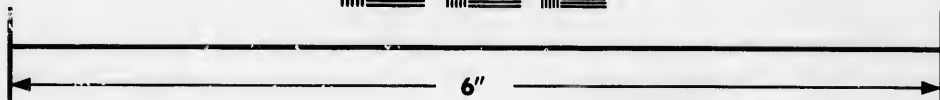
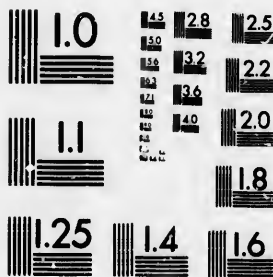


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

28
25
22
20
18

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10

© 1986

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

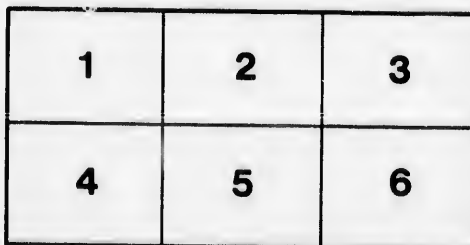
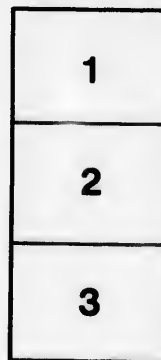
Scott Library,
York University
Toronto

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Scott Library,
York University
Toronto

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

LE BIBLIOPHILE DU 1902

1894 0046

RECUEIL

D'HISTOIRES ET DE LEGENDES



MONTREAL:

LA MAISON DE LA BONNE PRESSE

31, 33 ET 35 St-GABRIEL

LE MARRAÏTEUR DU SOIR

LE MARRAÏTEUR DU SOIR

LE MARRAÏTEUR DU SOIR

POUR UN SAC D'OR

Légende du XIII^eme Siècle

C'était par une soirée froide et brumeuse d'automne de l'année 1145. Dans la grande salle du castel de Montfranc, en Albigeois, le feu pétillait à l'âtre de l'immense cheminée gothique. En l'absence de son époux qui guerroyait sous l'étendard du comte de Toulouse, son puissant suzerain, la noble châtelaine était assise au haut de la salle, à la droite du foyer, dans un fauteuil de bois de chêne, ouvrage précieux d'un moine de l'abbaye d'Ardorel, grand imagier et habile sculpteur. Près d'elle se tenait sa fille Ermengarde, gente demoiselle, entourée de ses suivantes, qui l'aideraient à broder en couleurs éclatantes, dans

les cadres d'une immense tapisserie, les guerres des nobles hommes du Midi contre les infidèles Sarrasins. Plus loin étaient rangés pages et valets, écuyers et hommes d'armes. Au soleil couchant, un troubadour avait fait entendre la chanson d'hospitalité, et le pont-levis s'était abaissé devant lui ; maintenant il était préludant sur sa madore. Voulait-il égayer la soirée pour payer le bon accueil ? Nul doute ; car sa main parcourait les cordes du cistre, et des paroles inconnues semblaient errer sur ses lèvres.

Ainsi commença le trouvère :

— Au nom de la sainte Vierge Marie et de saint Jacques de Compostelle, prêtez une oreille attentive à mes accents ; que les grains bénits de vos rosaires glissent dans vos doigts, afin que les bienheureux vous aient en leur sainte garde, et que soit profitable et utile à votre salut l'étrange aventure que je veux aujourd'hui vous narrer.

Notre vie est un miroir, gardons-nous d'en ternir le poli ; les taches qu'on y fait sont indélébiles, et nul ne peut dire ou s'arrêtera la goutte d'huile que l'on a l'imprudence d'y verser. O vous dont le cœur est pur, exempt de toute souillure, veillez et priez ; et quand vous serez sur le point de faillir, oh ! alors, si votre saint patron vous vient en aide, si Notre-Dame de Bon-Secours vous tend une main secourable, ne la refusez pas. Car l'homme ne saurait retenir le caillou qu'il a abandonné à une pente rapide ; ce caillou ne s'arrête qu'au fond du gouffre où il va s'engloutir en bondissant, de saillie en saillie, le long des flancs de la montagne.

Plaiguez le sort du sire Bernard d'Alamon, plaiguez-le, et ne l'imites pas. Son aurore brilla pure et sereine ; mais bientôt, s'abandonnant à un mirage trompeur, il se fourvoya loin de la droite voie, et sa dernière heure fut triste, triste comme le naufrage d'un vaisseau entr'ouvert par la foudre.



Jeune, vaillant et généreux, sa vie fut longtemps celle d'un brave et loyal chevalier; mais Bernard d'Alamon s'abandonna aux conseils d'amis perfides, et gloire, vertus et renom s'enfirent loin de lui.

Et avec le vice et le déshonneur vinrent le dessèchement du cœur, l'amour effréné du luxe et... il faut le dire, l'épuisement des trésors amassés par son père.

Et c'est là ce qui le rendait inquiet, hanté, intraitable, ce qui lui arrachait les plus horribles blasphèmes, et ce qui faisait naître en son âme les plus honteux projets.

Il se fit voleur de grand chemin, n'allant pas s'exposer à la tempête des nuits d'hiver, mais envoyant ses gens arrêter au passage les riches voyageurs.

Un soir, la lune glissait dans le ciel bleu, et les étoiles scintillaient au firmament. Il attendait morne et impatient l'arrivée de sa troupe, envoyée disait-il, à la chasse de For.

Le son du cor se fit entendre, la bête se leva, et devant lui ses gens conduisirent,

pour toute capture, une espèce de mendiant qui se tint fièrement debout devant le seigneur, rouge de dépit : c'était un petit homme grêle, pâle, qui fixait sur le sire d'Alamon des yeux qui pétillaient.

— Brutes, s'écria celui-ci, en s'adressant à ses soldats que son regard fit reculer, quand finiront vos méprises ? Que m'importe cette face tannée et jaunie comme un vieux parchemin ? Croyez-vous qu'il apporte une cargaison de ducats ? et cependant c'est de l'or qu'il me faut. Qu'on mette ce vilain à la porte !

Les soldats se disposaient à obéir.

— Noble baron, dit le vilain, si c'est de l'or qu'il te faut, je puis te satisfaire ; seulement tu aurais pu le demander avec plus de courtoisie.

— Faites-le sauter par-dessus les remparts, reprit le sire d'Alamon hors de lui.

Le petit homme écouta cette menace, la figure impassible et le sourire sur les lèvres.

— Calme-toi, sire, chevalier, lui dit-il en lui montrant une bourse remplie de pièces d'or ; calme toi, et fais retirer tes hommes d'armes. Bien ! Maintenant, c'est de l'or qu'il te faut, disais-tu ? Ah ! ah ! ah ! comme si c'était chose difficile à trouver ! Je veux t'en donner à souhait. Ah ! ah ! ah ! je suis une peau tannée, un vieux parchemin, moi ! N'importe, j'aime les nobles, pillards et bons vivants comme toi.

Et les éclats de rire bruyants coupaient chacune de ses paroles.

Beard était subjugué ; le sourire seul de cet homme le fascinait. Il était là, muet immobile, la stupéfaction peinte sur la figure ; il attendait.

Le petit homme reprit :

— Eh bien ! sire d'Alomon, serons-nous amis maintenant si je tiens la promesse que je viens de faire ? Chut ! chut ! je vois que tu veux me dire que si je manque à ma parole, les remparts sont hauts et les fossés profonds. Soit ; mais pas d'affaires sans conditions, vois-tu. Je suis un

pauvre marchand, et si je ne prise pas l'or, cela ne veut pas dire que je ne recherche, moi aussi, mes petits profits. Chacun son lot : à toi les besants, à moi... Parle, es-tu disposé à me faire la promesse que bon me semblera d'exiger ?

— Laquelle ? s'écria Bernard : Je dois au moins savoir...

— Bien, bien, seigneur. Prends cette bourse : elle est pleine ; mais plus tu y puiseras, plus elle contiendra de ce métal qui pour toi est si précieux, et qui pour moi n'est rien, absolument rien.

Et le sire d'Alamon saisit la bourse de peau et il la vida, jusqu'à ce que le monceau d'or lui vint à la hauteur des genoux.

— A présent, es-tu prêt à me faire la promesse ? dit le petit homme.

— Laquelle ? reprit vivement le baron ; je suis prêt à tout, mais laissez-moi le trésor.

— Oh ! ce n'est rien. Promets-moi que dans un an, à pareil jour, tu te trouveras à minuit au pied de cette montagne dont le

sommet point à l'horizon. Jure foi de chevalier.

— Foi de chevalier ! s'écria Bernard.

— C'est bien ! à toi mon or, à moi ta parole.

Et le petit homme disparut en poussant un éclat de rire aigre et perçant. Minuit sonnait alors à l'horloge de la tour, et le sire venait de faire un pacte avec le démon et lui jurer fidélité.

Avec l'or, la joie et les plaisirs bruyants revinrent au castel. Cependant les heures sonnaient avec rapidité et le jour fixé par le mendiant mystérieux vint se montrer plein d'éclat au sire d'Alomon, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

— Il a tenu sa promesse, dit-il, tenons la nôtre ; c'est justice.

Et le voilà brandissant sa hache d'armes et chevauchant sur son coursier, qui partit comme pressé par une main invisible ; il courait avec la rapidité de l'éclair, et son pied faisait jaillir des étincelles des cailloux de la route.

Bientôt apparut à ses yeux la chaumière de sa mère nourricière, bonne vieille villageoise qui se trouvait assise sur le seuil, filant lentement sa quenouille au chant cadencé d'une antique romance.

— Où vas-tu, sire chevalier ? s'écria-t-elle ; où vas-tu ? Ne vois-tu pas la lune qui glisse dans le ciel bleu et les étoiles qui scintillent au firmament ? Rentre au manoir. Avec les ombres de la nuit, j'ai vu un essaim de pâles fantômes voltiger au haut des airs, et maintenant je sens leur vol glacé et j'entends leurs pas furtifs sur la bruyère.

— Adieu, bonne mère, adieu ; demain je te ferai donner du blé et des provisions en abondance pour récompenser tes bons conseils.

Et son coursier faisait jaillir des étincelles des cailloux de la route, et il courait, courait toujours, avec la rapidité de l'éclair.

Apparut un humble ermitage : le saint homme était dehors, à genoux devant la

grossière statue de quelque saint patron ; il vit passer le chevalier et s'écria :

— Où vas-tu, sire chevalier ? où vas-tu ? Ne vois-tu pas que c'est l'heure où le démon rôde autour de nous comme un lion rugissant ?

— Merci, bon père ; je me soucie peu du démon.

Et son coursier faisait jaillir des étincelles des cailloux de la route, et il courait, courait toujours avec la rapidité de l'éclair.

Le sentier devenait tortueux ; il était raide, rocailleux et la montagne était encore dans le lointain. Onze heures sonnèrent à l'horloge d'une petite chapelle qui bordait la route ; Bernard pressa de ses éperons les flancs de son coursier.

Quelle est cette jeune femme, sous le portique de la chapelle ? Comme elle est belle ! comme elle sourit amoureusement au petit enfant qu'elle tient entrelacé dans ses bras ? On dirait une créature céleste. Oh ! qu'elle est belle !

— Beau sire, dit-elle au chevalier, comme il passait devant elle, arrête-toi un instant, car je désire te parler ; arrête-toi, afin que te soit profitable l'avis que je veux te donner. Souviens-toi qu'il est un Dieu au ciel, et qu'il est écrit : *Tu ne le tenieras pas*. Arrête-toi, et prie au seuil du sanctuaire, si tu veux obtenir ton pardon. Arrête-toi, car l'heure est avancée, et depuis longtemps la lune glisse dans le ciel bleu, et les étoiles scintillent au firmament.

Adieu, noble dame, adieu ; mais les prières, je n'en sais plus. Ma bonne lame est assez forte protection, et jamais encore je n'ai courbé la tête ni crié merci.

Et il pressa de nouveau de ses éperons les flancs de son coursier, qui faisait jaillir le feu des cailloux de la route, et qui courait, courait toujours avec la rapidité de l'éclair.

Minuit sonnait comme il arriva au rendez-vous. C'était une clairière au milieu d'une forêt immense. Le petit homme s'y

trouvait ; il était assis et attendait le chevalier.

— Bienvenue, sire d'Alomon, lui dit-il ; je vois que tu es fidèle à ta parole : tu m'avais promis cette entrevue.

— J'avais juré foi de chevalier. Parle, que veux-tu ? Mais sois bref, car il me tarde de rentrer et de me mettre à l'abri des remparts de mon castel.

— Ainsi ferai-je ; mais le service que je t'ai rendu vaut bien que tu te sois dérangé un instant de tes plaisirs nocturnes. D'ailleurs, sache que je suis pour le moins ton égal, et que si tu as cent hommes à ton service, j'en ai un million sous mes ordres. Il est temps que nous fassions connaissance : je suis le prince des démons !

Il frappa dans ses mains, et en un clin d'œil la clairière s'anima. Des légions d'esprits infernaux se mirent à danser et à voltiger autour de lui comme autant de flammes bleuâtres ; ils se balançaient et tournoyaient confusément en une multitude de cercles et leur danse était lente et

monotone à donner des vertiges. Oh ! que c'était un horrible spectacle !

Bernard se prit à trembler, et voulut même, mais en vain, essayer de prier. Il tomba à genoux et demanda merci ; merci, lui dont la crainte n'avait pas une seule fois encore fait battre le cœur.

— Tu demandes merci ? lui dit le démon ; je ne m'y serais jamais attendu. Croyais-tu gagner le ciel par tes débauches et tes orgies ? Et d'ailleurs tu as accepté mon or, et tu es devenu mon vassal. Tu as dédaigné les conseils de ta nourrice, de l'ermite et de la Vierge Marie, et tu es venu te livrer entre mes mains. J'étais autrefois une peau tannée et jaunée comme un vieux parchemin. Ah ! ah ! ah ! maintenant c'est mon tour, et tu feras de vains efforts pour échapper à mon empire. Tu as été pesé dans la balance, et ta vie est comptée, et l'heure de miséricorde est passée, pour toi sans retour.

Et il le saisit de ses ongles de fer, et il le força de se mêler à la ronde infernale.

Le matin, avec les premiers chants du coq, la terre s'entr'ouvrit et au bruit du tonnerre toutes ces âmes de damnés furent englouties dans l'abîme.

Alors le supplice auquel Bernard avait été en proie durant cette nuit horrible finit sur la terre pour recommencer éternellement dans l'enfer.

Plaignez le sort du sire d'Alamon, plaignez-le, et ne l'imitiez pas. Son aurore brillante pure et sereine, mais bientôt s'abandonnant à un mirage trompeur, il se fourvoya loin de la droite voie, et sa dernière heure fut triste, triste comme le naufrage d'un vaisseau entrecouvert par la foudre.



LE SIEGE DE BERLIN

Nous remontions l'avenue des Champs-Elysées avec le docteur V., demandant aux murs troués d'obus, aux trottoirs défoncés par la mitraille, l'histoire de Paris assiégé, lorsqu'un peu avant d'arriver au rond-point de l'Etoile, le docteur s'arrêta, et me montrant une de ces grandes maisons de coin, si pompeusement groupées autour de l'Arc de triomphe :

“ Voyez-vous, me dit-il, ces quatre fenêtres fermées là-haut sur ce balcon ? Dans les premiers jours du mois d'août, ce terrible mois d'août de l'an dernier, si lourd d'orages et de désastres, je fus appelé là pour un cas d'apoplexie foudroyante. C'était chez le colonel Jouve, un cuirassier du premier empire, vieil entêté de gloire et de patriotisme, qui dès le début de la guerre était venu se loger aux Champs-Elysées, dans un

appartement à balcon... Devinez pourquoi ? Pour assister à la rentrée triomphale de nos troupes... Pauvre vieux ! La nouvelle de Wissembourg lui arriva comme il sortait de table. En lisant le nom de Napoléon au bas de ce bulletin de défaite, il était tombé foudroyé.

“ Je trouvai l'ancien cuirassier étendu de tout son long sur le tapis de la chambre, la face sanglante et inerte comme s'il avait reçu un coup de massue sur la tête. Debout il devait être très grand ; couché, il avait l'air immense. De beaux traits, des dents superbes, une toison de cheveux blancs tout frisés, quatre-vingts ans qui en paraissaient soixante... Près de lui sa petite fille, à genoux et toute en larmes. Elle lui ressemblait. A les voir l'un à côté de l'autre, on eût dit deux belles médailles grecques frappées à la même empreinte, seulement l'une antique, terreuse, un peu effacée sur les contours, l'autre resplendissante et nette dans tout l'éclat et le velouté de l'empreinte nouvelle.

La douleur de cette enfant me toucha. Fille et petite-fille de soldat, elle avait son père à l'état-major de Mac-Mahon, et l'image de ce grand vieillard étendu devant elle évoquait un souvenir non moins terrible. Je la rassurai de mon mieux ; mais, au fond, je gardai peu d'espoir. Nous avions affaire à une belle et bonne hémiplegie, et, à quatre-vingts ans, on n'en revient guère. Pendant trois jours, en effet, le malade resta dans le même état d'immobilité et de stupeur... Sur ces entrefaites, la nouvelle de Reischoffen arriva à Paris. Vous vous rappelez de quelle étrange façon. Jusqu'au soir, nous crûmes tous à une grande victoire, vingt mille Prussiens tués, le prince royal prisonnier... Je ne sais par quel miracle quel courant magnétique, un écho de cette joie nationale alla chercher notre pauvre sourd-muet jusque dans les limbes de sa paralysie ; toujours est-il que ce soir-là, en m'approchant de son lit, je ne trouvai plus le même homme. L'œil était plus clair, la langue moins lourde. Il eut la force de me sourire et bégaya deux fois :

— “ Vic... toi... re !... ”

— “ Oui, colonel, grande victoire !... ”

Et, à mesure que je lui donnais des détails sur le beau succès de Mac-Mahon, je voyais ses traits se détendre, sa figure s'éclairer...

“ Quand je sortis, la jeune fille m'attendait, pâle et debout devant la porte. Elle sanglotait.

— “ Mais il est sauvé ? lui dis-je en lui prenant les mains.

“ La malheureuse enfant eut à peine le courage de me répondre. On venait d'afficher le vrai Reischoffen, Mac-Mahon en fuite, toute l'armée écrasée... Nous nous regardâmes consternés. Elle se désolait en pensant à son père. Moi, je tremblais en pensant au vieux. Bien sûr, il ne résisterait pas à cette nouvelle secousse... Et cependant comment faire ? Lui laisser sa joie, les illusions qui l'avaient fait revivre ! Mais alors il fallait mentir...

— “ Eh bien, je mentirai, me dit l'héroïque fille en essuyant vite ses larmes, et tou-

victoire l...
onnais des dé-
ac Mahon, je
sa figure s'é-

filie m'atten-
porte. Elle

lis-je en lui

à peine le
nait d'affi-
Mahon en
s nous re-
ésolait en
mblais en
résisterait
t cepen-
joie, les
e ! Mais

l'héroï-
et tou-

te rayonnante, elle rentra dans la chambre de son grand-père.

“ C'était une rude tâche qu'elle avait prise là. Les premiers jours on s'en tira encore. Le bonhomme avait la tête faible et se laissait tromper comme un enfant. Mais avec la santé ses idées se firent plus nettes. Il fallut le tenir au courant du mouvement des armées, lui rédiger des bulletins militaires. Il y avait pitié vraiment de voir cette belle enfant, penchée nuit et jour sur sa carte d'Allemagne, piquant de petits drapeaux, s'efforçant de combiner toute une campagne glorieuse : Bazaine sur Berlin, Froisbart en Bavière, Mac Mahon sur la Baltique. Pour tout cela elle me demandait conseil, et je l'aïdais autant que je pouvais ; mais c'est le grand-père surtout qui nous servait dans cette invasion imaginaire. Il avait conquis l'Allemagne tant de fois sous le premier empire ! Il savait tous les coups d'avance : “ Maintenant voilà où ils vont aller... voilà ce qu'ils vont faire... ” et ses prévisions se réalisaient toujours, ce qui ne manquait pas de le rendre très fier.

LE SIEGE DE BERLIN

“ Malheureusement nous avons beau prendre des villes, gagner des batailles, nous n'allions jamais assez vite pour lui. Il était impatient, ce vieux !... Chaque jour, en arrivant, j'apprenais un nouveau fait d'armes :

“ — Docteur, nous avons pris Mayence, me disait la jeune fille en venant au-devant de moi avec un sourire navré, et j'entendais à travers la porte une voix joyeuse qui me criait :

“ Ça marche ! ça marche !... Dans huit jours nous serons à Berlin.

“ A ce moment-là, les Prussiens n'étaient plus qu'à huit jours de Paris... Nous nous demandâmes d'abord s'il ne valait pas mieux le transporter en province ; mais, sitôt dehors, l'état de la France lui aurait tout appris, et je le trouvais encore trop faible, trop engourdi de sa grande secousse pour lui laisser connaître la vérité. On se décida donc à rester.

“ Le premier jour de l'investissement, je montai chez eux — je me souviens — très ému, avec cette angoisse au cœur que nous donnaient à tous, les possesseurs de Paris fer-

mées, la bataille sous
dieues devenues frontières
homme assis sur son lit, jubila

— Eh bien, me dit-il, le
commencé ce siège !

Je le regardai stupéfait :

Comment, colonel, vous savez?...

Sa petite-fille se tourna vers moi :

Eh ! oui, docteur... c'est la grande nou-
velle... Le siège de Berlin est commencé.

Elle disait cela en tirant son aiguille,
d'un petit air si tranquille... Comment se-
rait-il douté de quelque chose ? Le canon
des forts, il ne pouvait pas l'entendre. Ce
malheureux Paris, sinistre et bouleversé, il
ne pouvait pas le voir. Ce qu'il apercevait
de son lit, c'était un pan de l'Arc de triom-
phe, et, dans sa chambre, autour de lui, tout
un bric-à-brac du premier Empire, bien
pour entretenir ses illusions.

Des portraits de maréchaux, des gravures
de batailles, le roi de Rome en robe de
by ; puis de grandes consoles toutes
ornées de cuivres à trophées, chargées

reliques impériales, des médailles, des bronzes, un rocher de Saint-Hélène sous globe... Brave colonel ! c'est cette atmosphère de victoires et conquêtes encore plus que tout ce que nous pouvions lui dire, qui le faisait croire si naïvement au siège de Berlin.

“ A partir de ce jour, nos opérations militaires se trouvèrent bien simplifiées. Prendre Berlin, ce n'était plus qu'une affaire de patience. De temps en temps, quand le vieux s'ennuyait trop, on lui lisait une lettre de son fils, lettre imaginaire bien entendu, puisque rien n'entraît plus dans Paris, et que, depuis Sedan, l'aide de camp de Mac-Mahon avait été dirigé sur une forteresse d'Allemagne. Vous figurez-vous le désespoir de cette pauvre enfant sans nouvelles de son père, le sachant prisonnier, privé de tout, malade peut-être, et obligée de le faire parler dans des lettres joyeuses, un peu courtes, comme pouvait en écrire un soldat en campagne, allant toujours en avant dans le pays conquis. Quelquefois la force lui manquait ; on restait des semaines

sans nouvelles. Mais le vieux s'inquiétait, ne dormait plus. Alors vite arrivait une lettre d'Allemagne qu'elle venait lui lire gaie-ment près de son lit, en retenant ses larmes. Le colonel écoutait religieusement, souriait d'un air entendu, approuvait, critiquait, nous expliquait les passages un peu troubles. Mais où il était beau surtout, c'est dans les réponses qu'il envoyait à son fils : " N'oublie jamais que tu es Français, lui disait-il... Sois généreux pour ces pauvres gens. Ne leur fais pas l'invasion trop lourde... " Et c'étaient des recommandations à n'en plus finir, d'adorables prêchi-prêcha sur le respect des propriétés, la politesse qu'on doit aux dames, un vrai code d'honneur militaire à l'usage des conquérants. Il y mêlait aussi quelques considérations générales sur la politique, les conditions de la paix à imposer aux vaincus. Là-dessus, je dois le dire, il n'était pas exigeant :

" — L'indemnité de la guerre, et rien de plus... A quoi bon leur prendre des provinces ? Est-ce qu'on peut faire de la France avec de l'Allemagne ?... "

“ Il dictait cela d'une voix ferme, et l'on sentait tant de candeur dans ses paroles, une si belle foi patriotique, qu'il était impossible de ne pas être ému en l'écoutant.

“ Pendant ce temps-là, le siège avançait toujours, pas celui de Berlin, hélas ! C'était le moment du grand froid, du bombardement, des épidémies, de la famine. Mais grâce à nos soins, à nos efforts, à l'infatigable tendresse qui se multipliait autour de lui, la sérénité du vieillard ne fut pas un instant troublée. Jusqu'au bout je pus lui avoir du pain blanc, de la viande fraîche. Il n'y en avait que pour lui par exemple ; et vous ne pouvez rien imaginer de plus touchant que ces déjeuners de grand-père, si innocemment égoïste, — le vieux sur son lit, frais et riant, la serviette au menton, près de lui sa petite-fille, un peu pâlie par les privations, guidant ses mains, le faisant boire, l'aidant à manger toutes ces bonnes choses défendues. Alors, animé par le repas, dans le bien-être de sa chambre chaude, la bise d'hiver au dehors, cette neige qui tourbillonnait à ses fenêtres, l'ancien cuirassier

se rappelait ses campagnes dans le Nord, et nous racontait pour la centième fois cette sinistre retraite de Russie où l'on n'avait à manger que du biscuit gelé et de la viande de cheval.

“ — Comprends-tu cela, petite! nous mangions du cheval ! ”

“ Je crois bien qu'elle le comprenait. Depuis deux mois, elle ne mangeait pas autre chose...”

De jour en jour cependant, à mesure que la convalescence approchait, notre tâche autour du malade devenait plus difficile. Cet engourdissement de tous ses sens, de tous ses membres, qui nous avait si bien servis jusqu'alors, commençait à se dissiper. Deux ou trois fois déjà, les terribles bordées de la porte Maillot l'avaient fait bondir, l'oreille dressée comme un chien de chasse ; on fut obligé d'inventer une dernière victoire de Bazaine sous Berlin, et des salves tirées en cet honneur aux Invalides. Un autre jour qu'on avait poussé son lit près de la fenêtre — c'était, je crois, le jeudi de Buzen-

val — il vit très bien des gardes nationaux qui se massaient sur l'avenue de la Grande-Armée.

“ Qu'est-ce que c'est donc que ces troupes-là ? ” demanda le bonhomme, et nous l'entendions grommeler entre ses dents :

“ Mauvaise tenue ! mauvaise tenue ! ”

“ Il n'en fut pas autre chose ; mais nous comprimes que dorénavant il fallait prendre de grandes précautions. Malheureusement on n'en prit pas assez.

“ Un soir, comme j'arrivais, l'enfant vint à moi toute troublée :

“ — C'est demain qu'ils entrent, ” me dit-elle.

“ La chambre du grand-père était-elle ouverte ? Le fait est que depuis, en y songeant, je me suis rappelé qu'il avait, ce soir-là, une physionomie extraordinaire. Il est probable qu'il nous avait entendus. Seulement, nous parlions des Prussiens, nous ; et le bonhomme pensait aux Français, à cette entrée triomphale qu'il attendait depuis si longtemps, Mac-Mahon descendant l'a-

venue dans les fleurs, dans les fanfares, nos fils à côté du maréchal, et lui, le vieux, sur son balcon, en grande tenue comme à Lutzen, saluant les drapeaux troués et les aigles noires de poudre...

“ Pauvre père Jouve ! Il s'était sans doute imaginé qu'on voulait l'empêcher d'assister à ce défilé de nos troupes, pour lui éviter une trop grande émotion. Aussi se garda-t-il bien de parler à personne ; mais le lendemain, à l'heure même où les bataillons prussiens s'engageaient timidement sur la longue voie qui mène de la porte Maillot aux Tuileries, la fenêtre de là-haut s'ouvrit doucement, et le colonel parut sur le balcon avec son casque, sa grande latte, toute sa vieille défroque glorieuse, d'ancien cuirassier de Milhaud. Je me demande encore quel effort de volonté, quel sursaut de vie l'avait ainsi mis sur pied et harnaché. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était là, debout derrière la rampe, s'étonnant de trouver les avenues si larges, si muettes, les persiennes des maisons fermées, Paris sinistre comme un grand Lazaret, partout des drapeaux

mais si singuliers, tout blancs avec des croix rouges, et personne pour aller au devant de nos soldats.

“ Un moment il put croire qu'il s'était trompé...

“ Mais non ! là-bas, derrière l'Arc de triomphe, c'était un bruissement confus, une ligne noire qui s'avavançait dans le jour levant... Puis, peu à peu, les aiguilles des casques brillèrent, les petits tambours d'Éna se mirent à battre, et sous l'Arc de l'Étoile, rythmée par le pas lourd des sections, par le heurt des sabres, éclata la marche triomphale de Schubert !...

“ Alors, dans le silence morne de la place, on entendit un cri, un cri terrible : “ Aux armes !... aux armes [... les Prussiens ! ” Et les quatre uhlands de l'avant-garde purent voir là-haut, sur le balcon, un grand vieillard chanceler en remuant les bras, et tomber raide. Cette fois, le colonel Jouve était bien mort.

ALPHONSE DAUDET.



ni
le
no
tion
—
tre
—
troi
—
est d
ritab
Dep
semé
Nous
le pl

LE CLOCHER

I

TROIS FRÈRES ARTISTES

— Mes frères, moi l'aîné, je vous ai réunis ce jour. Malgré la douleur causée par le départ de notre père pour le Paradis nous devons songer à l'avenir. Notre éducation artistique est terminée.

— Grâce à Dieu et aussi à notre maître !

— Montrons donc que nous savons, tous trois, profiter des leçons reçues...

— C'est juste ...

— Longtemps j'ai réfléchi. Notre devoir est de suivre les traces de nos ancêtres, vénérables princes de l'architecture religieuse. Depuis le renouveau de *l'an mille*, ils ont semé sur le pays leurs monuments de foi. Nous jouissons encore de leurs églises où le plein cintre, puis l'ogive, enfin les capri-

ces flamboyants de la pierre, donnent la date de l'époque et le cachet original de chacun. Elles disent hautement quels artistes ils furent. Nous connaissons leurs flèches élancées, avec moult dentelles à jour et profusion de décors ; leurs beffrois, où les cloches chantent et pleurent, comme la voix de l'Église ; leurs nefs magnifiques, éclairées par des fenêtres cicelées et fouillées, dont les verrières teintent diversement les rayons de lumière. Oui ! nous devons être et sommes fiers d'eux. Mais cela ne suffit point. Il nous faut, frères, les imiter ; et, s'il est possible, les surpasser. Que notre nom devienne célèbre ! Qu'il passe à la postérité comme celui des grands maîtres !

— Donnons surtout à Dieu et à notre pays, dit le plus jeune, un gage de notre amour et gratitude.

— Cela est préférable, appuya le cadet. C'est à quoi visent tous nos compagnons. Vous souvenez-vous, frères, de cet architecte voyageur que nous vîmes, il y a quelques années ? Il allait, bâtissant merveilleuse

église pour la ville ou le bourg qui l'en priait. Et point ne gravait son nom sur la pierre, ni demandait autre chose, tant qu'il résidait là, qu'un peu de paille pour passer ses nuits et quelques oignons avec du pain noir pour soutenir ses jours...

— Mais, nous ne sommes pas nomades, nous ! fit l'aîné. Avant d'aller porter au loin notre talent, il nous convient d'en donner une preuve céans.

— Dette de reconnaissance, en effet ! s'exclama le cadet.

— D'autant plus, poursuivit l'aîné, qu'il n'y a ici aucun temple, digne de ce nom. Ceux qui existent ne suffisent point à la piété des fidèles et tombent en ruines. Il serait temps de les relever. Voici donc ce que je propose : Mettons-nous à l'œuvre et créons chacun un monument, capable d'immortaliser notre nom...

— Dites plutôt, frère, capable de plaire à Dieu !

Et les trois artistes continuèrent leur conversation, dans l'humble réduit où ils se trouvaient.

Les statuettes de marbre ou d'albâtre, entourées de modèles variés, semblaient les écouter et leur sourire...

Leur père comme l'avait dit l'aîné était un habile architecte : il avait travaillé à l'érection de plusieurs édifices religieux. On admirait l'élégance et la solidité de ses constructions.

Mais sa tâche de prédilection avait été d'enseigner à ses trois fils les principes de l'art. Il les avait initiés au dur et glorieux labeur de la pierre, faisant passer dans leur âme le sentiment et l'amour du beau, dont la sienne débordait.

On entrait alors en cette période, où le style ogival — né de ces siècles de foi, avec ses jets de granit s'élançant vers le ciel, comme la prière, — atteignait sa troisième phase.

Le détail allait encombrer, pour les orner, les grandes lignes architecturales. La sculpture, s'emparant de tout découperait bientôt à l'excès feuillages et fleurs, qui, se détachant presque complètement, sembleront, comme on l'a remarqué si justement, des " superpositions pétrifiées. "

Les trois frères avaient profité des enseignements de leur maître. La pratique avait accompagné et parfait les théories.

Et, quand sa course terminée sur la terre, ils l'eurent conduit à sa dernière demeure, ils furent prêts à devenir maîtres à leur tour.

Ils se renfermèrent d'abord dans leur deuil.

Puis l'aîné fit appeler ses deux frères et leur soumit le bâtir chacun une église dans la contrée.

Il espérait s'élever facilement au-dessus d'eux, dans cette joute artistique, et se donner ainsi une renommée éclatante. Le démon de l'orgueil l'avait séduit.

Le cadet, que le père préférait, à cause de ses conceptions hardies et vraiment remarquables, avait eu aussi l'idée d'un concours fraternel, où l'amitié et le goût auraient été les seuls juges. Il souscrivit donc aussitôt à la proposition de son frère.

Quant au plus jeune, âme délicate et sensible, le contact permanent du beau l'avait

perfectionné et sanctifié. Il s'était senti arraché à la terre et à lui-même. La parole de saint Paul : "*Quæ sursum sunt quærite... quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram,*" l'avait appelé à monter de clarté en clarté, jusqu'à Dieu, source de l'idéal. Il n'en redescendait que pour lui offrir les productions de son génie, rechauffé et vivifié sur ces sommets.

Aussi accueillit-il le projet avec enthousiasme. Pour lui, comme il le disait, bâtir une église était un acte de foi et de patriotisme.

— Oui, ajouta-t-il, voilà un dessein que Dieu bénira et qu'approuvera notre père et maître, du haut du ciel...

Il fut décidé ensuite, entre les trois frères, quelles villes en bénéficieraient. Ils tombèrent bientôt d'accord. Peu leur importait de construire ici ou là.

L'aîné devait avoir pour théâtre de ses travaux la ville de Saint-Pierre de Salles. Au cadet échouerait Saint-Just, plus petit. Le dernier pourrait prendre le joli hameau de Saint-Pierre de Moyze.

Dans ces trois villes, le besoin d'une église se faisait également sentir.

— Maintenant, dirent les artistes, il nous reste à nous séparer. Allons méditer et élaborer, dans la retraite, nos plans et devis. Nous entreprendrons ainsi notre œuvre sous le regard de Dieu. Mais promettons-nous pour ne pas nous copier les uns les autres, de ne nous revoir qu'après l'avoir presque entièrement achevée...

II

LES TROIS VILLES

Entre l'estuaire de deux rivières, sur le bord de l'Océan, s'étale au soleil un terrain vague, coupé en tous sens par les eaux. Non loin s'élevait autrefois le *Portus Santonum*, dont parle Ptolémée.

Les courants découpaient une multitude d'flots grands comme la main. Vaste réseau sépia, à mailles d'azur!

La mer circulait librement entre ces côtes multiples. Le sable d'or s'alliait à la terre brune, porté sans cesse par les évolu-

tions de l'eau. Le flux et le reflux occasionnaient un mouvement perpétuel d'avance ou de recul. Et les flots, toujours mobiles, souvent agités par la brise, quelquefois même heurtés par l'ouragan, faisaient continuellement entendre leur voix. Ils gausouillaient, ou se plaignaient, ou rugissaient.

On eût dit qu'ils étaient les messagers, les hérauts ou même l'organe de toutes ces îles. Et de loin, en effet, ce bruit confus ressemblait au tumulte d'une assemblée nombreuse. C'est la comparaison même du Prophète : *Tumultus turbarum sicut sonitus aquarum multarum.*

Voilà pourquoi on aurait pu appeler ce coin de terre et d'eau, mais dans un tout autre sens qu'il fut nommé plus tard : *Le colloque des îles*. Il faut avouer, toutefois, que les siècles s'écoulant diminuèrent les îles en comblant les ruisseaux et firent taire bientôt leur causerie.

Ainsi solidifié, ce terrain s'étendait à perte de vue, avec une platitude désespéran-

te. La végétation des plaines avait peine à y pousser, car la mer, en se retirant, n'avait laissé derrière elle que les alluvions. La main de l'homme n'avait guère pu en retenir autre chose. Les îlots d'autrefois étaient devenus, par une métamorphose curieuse, autant de petits lacs.

Une ville s'était bâtie lentement au centre de l'ancienne agglomération d'îles.

Autour de l'humble mesure qui servait à Dieu de temple, d'autres mesures avaient été construites. Le tout portait le nom de Saint-Pierre de Salles.

Mais, s'enrichissant par leur commerce, les indigènes améliorèrent leurs demeures en les agrandissant. Et le hameau devint une ville.

Au sud, sur le bord de la rivière, l'industrie s'était développée.

De petits coquillages, ramassés au fond de l'Océan, à marée basse, avaient été mis dans des réservoirs à forme carrée, où la mer venait renouveler l'eau, tous les quinze jours. Chose singulière ! Au bout de quel-

ques mois, grâce à la nature du sol, les branches des mollusques étaient d'un vert de pré. J'ai nommé les huîtres, dont la réputation a toujours été universelle, depuis Cicéron jusqu'à notre temps.

A l'est de Saint-Pierre de Salles et bien plus antique, voici Saint-Just, autrefois port de mer fortifié et ville remarquable, d'après les anciens géographes et les fouilles actuelles.

Le pays était et est resté marécageux. Les fortifications avaient couvert de leurs débris les environs, et on s'en était servi pour construire le bourg. Les monuments n'existaient plus. Leurs restes superbes gisaient près des nouvelles constructions. On les utilisait souvent.

Malgré le zèle d'un prêtre vénérable, déjà blanchi par le travail et les années, et depuis longtemps chargé de la paroisse, l'église tombait en ruines....

Un peu vers le nord, Saint-Pierre de Moyze élevait ses forts et ses remparts, entourés de douves profondes. Bourgade plus ré-

cente, elle était née non loin du fameux port de Brouage, que la mer a maintenant abandonné. Même sol marécageux, qu'on est parvenu à assainir.

Là aussi, Dieu ne recevait ses fidèles, à ses célestes audiences, que dans une vieille chapelle, dont les murs menaçaient de s'écrouler...

C'était dans ces trois centres populeux que les trois frères avaient résolu de bâtir.

Toute cette pointe de terre devait être ornée de leurs chefs-d'œuvre...

De loin, sur la teinte azurée du ciel, on apercevait le profil de leurs blancs édifices. A leur pied, croîtraient les tamaris avec leur feuillage si délié, leurs grappes de fleurs délicates et roses, leur senteur marine...

III

A L'ŒUVRE

Convoqués par le plus jeune, au lendemain de leur décision, les artistes allèrent s'agenouiller sur la tombe de leur père. Il

leur semblait que là l'inspiration du maître se ferait sentir à chacun d'eux.

Puis, ils se séparèrent.

Ils avaient besoin de la solitude et du silence pour préparer et mûrir leurs ébauches. Ayant peu voyagé, ne connaissant, comme modèles, que les quelques églises où leur père avait travaillé, ils devaient puiser, dans leur génie et dans leur foi, l'idéal qu'ils voulaient atteindre.

Aussi, ils priaient. Marie était surtout invoquée par eux. A cette époque, ainsi qu'on l'a dit, " son culte fut la véritable source inspiratrice des arts. "

De longs mois devaient donc se passer ainsi.

Et quand le monument était couché, en dimensions géométriques, sur les feuilles de parchemin, l'architecte se transformait en diplomate.

Ses devis avaient besoin d'être accueillis favorablement par la ville qu'il en voulait doter. Il lui fallait aussi du terrain et de l'argent. Habituellement, l'église neuve

remplaçait l'ancienne. De la sorte, l'emplacement restait à Dieu, pour jamais. Et la paroisse fournissait les sommes nécessaires.

Il demandait ensuite des ouvriers et se faisait patron.

D'abord, les maçons. Dans l'Artois et dans les autres parties de la France, les "maîtres-maçons" avaient généralement un salaire de deux sols par jour. Les "apprentis" gagnaient quinze, dix-huit ou vingt-deux deniers, selon leur talent.

En même temps qu'eux, les sculpteurs se présentaient. Ils travaillaient sous l'inspiration et d'après les ordres de l'architecte-entrepreneur. On les gratifiait journellement de dix-huit ou vingt deniers.

La décoration intérieure était confiée aux peintres, qui employaient déjà l'huile pour donner aux couleurs plus de brillant et de résistance, aux verriers, aux "tailleurs de coutel", aux "ymagiers", etc. Les vitraux, "peints d'ymagerie," les lambris, les meubles de bois, étaient recouverts de

figures d'hommes et d'animaux, d'arbres et de fleurs. Les têtes des démons grimâçaient aux coins des boiseries, contrastant avec les sourires des anges.

Le talent de chacun avait à cœur d'orner le mieux et le plus possible toutes les parties du lieu saint. C'était œuvre d'artistes et surtout de chrétiens. Et, suivant le mot du P. Laçordaire, ils pouvaient, ces bons ouvriers, " contents de leur journée, parce qu'elle avait servi, regarder, le soir, de combien l'œuvre s'était avancée vers Dieu... "

A Saint-Pierre de Salles, on les vit arriver, un jour, pour entreprendre pareille besogne. Un homme jeune encore, à l'air hardi, était à leur tête.

Ils allaient relever l'église.

Mais aux principaux du pays, qui avaient fort désiré voir les plans de l'architecte, celui-ci avait répondu avec assurance :

Point ne pouvez contempler, messires, mon idéal. Il est en mon esprit. S'il plaît à Dieu, le verrez bientôt et moult longtemps au lieu et place de votre vieux temple.

On n'avait pas insisté. Pourtant, on s'était étonné. Puis on avait fini par croire que l'artiste céda à une pensée. Il voulait recevoir non des encouragements, mais des félicitations. Et on le laissa.

Déjà les murailles commençaient à sortir de terre. Elles annonçaient de belles proportions. Trois nefs conduisaient à une abside assez vaste. La base des piliers était prête à supporter les fûts des colonnes. En avant, au-dessus du portail d'entrée, des contreforts commencés semblaient promettre un clocher.

L'architecte allait et venait au milieu des travaux. Son front était souvent couvert de rides. Il paraissait soucieux.

Et quand les paysans arrivaient pour admirer les constructions nouvelles, il se rapprochait d'eux, jouissait un instant de leurs exclamations laudatives, et pensait avec amertume :

— Que diraient donc ces bonnes gens, si mon père lui-même occupait ma place, ou si c'était mon frère cadet ?...

Et un rictus d'envie faisait plisser ses lèvres.

IV

LE MAUVAIS FRÈRE

L'église de Saint-Just se terminait. Vénérable joyau d'architecture ogivale. L'aspect en est imposant. Ses triples voûtes sont sveltes, tout en étant majestueuses. Les ogives, qui les supportent, se croisent diagonalement. Appuyées sur des piliers assez élevés, elles forment toute la charpente osseuse de l'édifice. De belles fenêtres, à style flamboyant, laissent passer, tamisés par le verre, les rayons du soleil.

Au dehors, des contreforts, légèrement ornés et terminés en frontons triangulaires, consolident les murailles. Et les gargouilles, de distance en distance, dessinent horizontalement leur silhouette étrange.

Devant la porte, les assises du clocher, couvertes de sculptures, s'élèvent jusqu'à la hauteur de l'église.

Sur les échafaudages, cages de bois enveloppant la pierre de ses treillis, les ouvriers s'agitaient au milieu du bruit. C'était comme le bourdonnement d'une ruche en travail.

Leur maître était parmi eux, donnant des ordres. Il ne laissait pas de mettre lui-même la main à la truelle du maçon ou au ciseau du sculpteur, quand les ouvriers n'exécutaient pas parfaitement ses prescriptions.

Il venait justement de s'installer devant un bloc de marbre à métamorphoser en visage de saint, lorsqu'on vint le prier de descendre.

— Maître, un étranger vous demande en bas.

Il descendit

C'était son frère aîné.

— Sire Dieu vous bénisse, frère ! dit-il avec surprise en le reconnaissant. Qui me vaut cette gracieuse visite de vous ? Avez-vous terminé votre entreprise ?

— Bientôt... L'église s'achève. Encore quelque temps et prêtres y chanteront *T_e*

Deum ! Aussi, d'aise, ai-je dit à moi-même :
" Allons nous réjouir et admirer maintenant
le travail de mes frères, et les prier de ve-
nir contempler le mien..... "

— C'est bonne amabilité à vous, frère.
Mais, dites-moi, oncques n'ai vu, d'ici, flèche
ni clocher, à Saint-Pierre de Salles. N'en
feriez-vous mie ?

— Nous verrons, répondit l'aîné troublé.
C'est-à-dire... si...

Et pour couper court, il pénétra dans l'é-
glise.

D'un coup, d'œil, il la jugea.

Elle était autrement belle que la sienne.

Son frère continuait :

— Voilà mon humble monument. J'y ai
mis tout mon cœur et tout mon génie. Il ne
paraîtra réellement beau qu'avec le clocher
que nous bâtissons..

— Ah ! fit l'aîné.

Et à son oreille, il entendit une voix lui
dire :

— Tu es surpassé !.....

Le malheureux se sentait couvert d'une
sueur froide.

Ils avaient fait le tour de l'église. En sortant, ils virent les ouvriers abandonner leur labour. C'était l'heure du dîner.

— Avant de partager avec moi frugales agapes, peut-être éprouveriez-vous le desir de monter là-haut? demanda l'artiste de Saint-Just.

Et sur un signe de tête affirmatif :

— Les manouvriers ont laissé champ libre. Nous serons moins gênés pour voir et causer. Tenez, voici les pieds de la tour qui fait corps au temple. J'espère élever la flèche jusqu'à deux cent quarante-cinq pieds..

L'ainé tressaillit. Et le Tentateur lui souffla de nouveau :

— Surpassé !

— Sur ces quatre contreforts {doubles — je ne compte nullement ce meneau qui partage la façade en deux entrées ; — sur ces quatre contreforts se dressera l'édifice quadrangulaire, à plusieurs étages. Les niches, les dais, les pinacles seront sa parure. Puis, grande plateforme. Alentour, balustrade découpée. Ses nervures seront con-

tournées en fleurons de feuilles d'amandier, mon arbre favori...

— Surpassé ! répétait l'écho.

— Au milieu de la plateforme, la flèche, pyramide octogonale, dont la base sera percée circulairement de portes ogivales à lancette...

— Surpassé !

— Des flancs de la pyramide, quatre arcs boutants iront s'unir à quatre clochetons placés aux angles de la galerie. Le tout orné de crochets en saillie...

— Surpassé !

— Ce sera beau, répondit l'aîné, hésitant. C'est digne de notre nom... et de moi ajouta-t-il tout bas. Mais, frère, les plans sont-ils tracés ? ... Si un malheur...

— Ne craignez rien. Le monument git sur le parchemin, dans un coin de mon réduit. Tout y est expliqué... Et puis je compte sur maître Hélias, mon bras droit et mon meilleur ouvrier. Grâce à mes dessins, il continuera les travaux...

— Il faut espérer que Dieu vous prêtera vie...

Ils étaient arrivés au sommet des constructions. De légers ponts de bois les reliaient entre elles, et permettaient de circuler au-dessus d'une profondeur à donner le vertige.

Les deux frères s'engagèrent sur une de ces passerelles.

Tout à coup, un cri retentit. Et l'on aperçut la chute d'un corps sur les débris accumulés sous le porche.

L'artiste de Saint-Just venait de tomber.

Son frère descendit précipitamment, comme en proie à une grande tristesse. Il vint constater la mort. Elle avait dû être instantanée.

On crut à une imprudence.

Les ouvriers pleurèrent leur chef qu'ils aimaient. Mais, dans leur douleur, ils éprouvaient quelque consolation, à la pensée qu'on allait terminer, d'après ses devis, l'œuvre qu'ils jugeaient splendide.

Quand la famille du défunt, appelée en toute hâte aux obsèques, se retira, maître Hélias, après des recherches inutiles, annon-

ça à ses compagnons de travail que, n'ayant pu retrouver aucun plan, il était obligé, à regret, de les congédier.

Il ne savait pas qu'au même moment, l'architecte de Saint Pierre de Salles faisait retoucher les premières assises de son clocher, pendant que ce cri s'élevait du fond de sa conscience :

— Caïn, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? ...

V

SACRIFICE

— Où est le bâtisseur de votre église, braves gens ?

— Là, parmi ses ouvriers..

Et on montrait le jeune artiste aux regards du messager. Il présidait les travaux qui touchaient à leur fin.

Saint-Pierre de Moyze allait lui devoir un édifice petit, mais coquet. Du reste, même genre à peu près que ceux des deux villes voisines. Et cela se comprend. Les trois artistes, malgré leur inspiration et leur génie

différents, avaient écouté les leçons du même maître.

L'envoyé s'était approché de celui qu'il cherchait.

Avec précaution, il lui annonça alors l'accident de Saint-Just.

Le jeune frère éclata en sanglots. Son affliction était sincère et profonde : il avait toujours chéri le trépassé.

Après avoir ordonné de suspendre tout travail, en signe de deuil, il partit, pour assister aux funérailles, et rendre ainsi un dernier devoir d'affection à celui qu'il pleurerait.

Il y vit son autre frère, dont l'air triste paraissait forcé. Il se fit raconter le détails du drame. Mais il eut des doutes sur la cause de ce malheur, sans oser soupçonner son aîné.

Cette inquiétude l'accompagna à son chantier, où il revint bientôt.

— Comment mon frère, disait-il, à pied si leste, a-t-il pu se laisser choir, en traversant passerelle ordinaire ? Cela est impos-

sible. D'autre part, pourquoi *l'autre* eût-il commis ce crime ?

Il lui vint soudain à la mémoire que maître Hélias, près les avoir cherchés, n'avait point trouvé les papiers de l'architecte.

— Il y a donc eu un vol après l'assassinat se dit-il.

Ces réflexions s'imposèrent de plus en plus à son esprit.

Un songe, qu'il eut à quelque temps de là, lui donna une quasi-certitude.

Alors une résolution généreuse le tenta.

Ce fut de s'offrir à Dieu pour sauver l'âme si chère du coupable.

Il fit taire la voix de la nature et celle de l'art. Et il s'en alla, un beau matin, après avoir légué ses instructions à maistre Jehan, son principal ouvrier.

Trois jours plus tard, il frappait à la porte d'un couvent de Cordeliers, distante d'environ quinze lieues.

Il fut reçu et embrassa l'Ordre du Bienheureux d'Assise. Il portait désormais le nom de Frère Augustinus.

Là, il prie, il se mortifie, il s'immole, jusqu'au jour où, se donnant tout à fait et pour toujours, il reçoit l'onction sacerdotale...

Autrefois, en creusant le rocher, dans leur enclos, les religieux découvrirent une statue de Marie.

La Vierge était assise. Sur ses genoux se tenait le divin Enfant, à demi levé, qu'elle touchait à peine de la main gauche. Dans sa main droite et dans chacune des mains de son Fils, on voyait des roses.

L'origine de cette statue de pierre remontait loin. On l'avait trouvée à l'époque où saint Louis, qui avait visité le pays dix ans auparavant, allait s'embarquer pour la Terre Sainte. Les futurs croisés vinrent demander à la Vierge la grâce de *recouvrer* le Sépulcre du Christ. Et le peuple donna à l'image miraculeuse le nom si consolant, de " Notre-Dame de Recouvrance. "

Notre-Dame répondit à cette confiance avec une délicatesse maternelle. Les fidèles qui venaient la prier *recouvraient* la santé

de l'âme ou du corps. Nombreux miracles signalés se succédèrent ainsi dans la suite des siècles...

Frère Augustinus aimait à s'agenouiller devant son autel. Il y disait pieusement cette prière si populaire au moyen âge :

— Je viens, ô ma Dame, vous prier ce jour'hui. Puissiez-vous, avec tous les saints et amis de Dieu, vous tenir près de moi, pour me servir de conseil et appui en toutes mes oraisons et requêtes, en toutes mes angoisses et nécessités, en tout ce que je suis appelé à penser et dire, tous les jours, toutes les heures, tous les instants de ma vie !

Puis, il suppliait Marie d'avoir pitié de son frère et offrait, pour son retour à Dieu, ses jeûnes, ses macérations et ses bonnes œuvres.

— O Vierge de Recouvrance, disait-il, faites lui *recouvrer* foi et ciel, par grand repentir, pénitence, humilité...

Et il lui semblait entendre, dans le plus profond de son cœur, de divines promesses...

Un jour, le prieur le fait appeler.
— Mon frère on me demande bon religieux, pour sermonner à un pèlerinage, près de l'Océan, à Notre-Dame de Lisle en Arvert. Je vous ai choisi. Partez.

Et, prenant son bourdon, il partit.

Ce ne fut pas sans émotion : il allait revoir les rivages de son pays natal. Notre Dame de Lisle, célèbre dès le XIIe siècle, se trouvait presque en face de Saint-Pierre de Salles, au delà de la rivière.

Sur la route, il rencontra des pèlerins. Tantôt en groupes, tantôt seuls, ils allaient, chantant des cantiques. Quelques-uns étaient comme lui, sans chaussures, avec la corde au cou.

Les pèlerinages alors étaient en faveur.

De loin en loin, le chemin était bordé de "reposoirs." C'étaient de petits édifices en maçonnerie, abri et lieu de prière pour les voyageurs.

On trouvait encore l'hospitalité dans les hôpitaux, pourvus d'une chapelle et d'un dortoir ; dans les monastères, où le frère

hospitalier avait charge de recevoir ; enfin dans les châteaux, qui donnaient la meilleure place à table et au foyer, en échange de récits et ballades.

Le franciscain fit une halte à la Commanderie du Breuil-du-Pas, "jadis fondée pour et en l'honneur de Dieu et de Monsieur saint Jehan de Jérusalem."

Le lendemain, au point du jour, il reprenait son voyage. Après une lieue de marche, il arriva près de l'Agulce. Village paisible, caressé par les eaux d'un bras de mer et protégé par une noble famille.

Là, il aperçut à l'horizon une flèche blanche qui s'élançait dans les airs.

Il ne l'avait jamais vue.

Ne s'étant pas encore orienté, il se renseigna auprès d'un pêcheur qui rapiécait ses filets.

— C'est le nouveau clocher de Saint-Pierre de Salles, mon Père.

Le moine tressaillit.

— Magnifique *amer* pour les navigateurs, continuait le marin. D'ailleurs, vous le verrez de plus près, n'est-ce pas ?

— En effet. Je me rends à Notre-Dame de Lisle.

— Dieu vous donne beau jour et bonne encontre, Père !

— Qu'il vous bénisse ! répondit le religieux.

Et il demeura plongé dans une prière ardente, jusqu'à son arrivée au lieu du pèlerinage.

VI

EXPIATION

La population de Saint-Pierre de Salles était en fête. L'allégresse épanouissait tous les visages. Les rues étaient jonchées de fleurs. Des guirlandes de verdure couraient aux fenêtres.

L'évêque allait bénir la nouvelle église.

On l'avait joyeusement parée, sous sa robe de pierre avec colliers d'émeraude et agrafes fleurdelisées.

Au milieu d'une foule immense, l'évêque consacra, par des onctions, les murs du

temple. Il continua les aspersiones et le bénédictiones saintes sur deux cloches neuves.

Aussitôt installées dans leur cage aérienne, les chanteuses d'airain commencèrent leurs joyeuses volées. Elles furent la voix de la fête, comme elles devaient être, dans la suite, celle de toutes les solennités de l'église.

Mais on fut étonné de ne point voir l'architecte assister aux cérémonies. On savait pourtant s'il les avait désirées !

Seules, les lettres de son nom, gravées en relief sur le granit, à la base du clocher, au-dessus du portail d'honneur, le rappelaient prétentieusement au public.

— A cette signature gigantesque, disait-on, nous aurions préféré sa présence.

Hélas ! il le regrettait bien davantage :

Saisi, la veille, d'une maladie intérieure et grave, il se sentait mourir. Et son orgueil était à la torture, en pensant aux félicitations qu'il eût reçues de Monseigneur, de messire le bourgmestre et de la paroisse entière...

A sa douleur physique s'ajouta bientôt le poids du remords. Sur le point de paraître devant Dieu, il se jugea. Il se vit criminel. Le doigt divin lui apparut dans cette coïncidence qui le clouait sur son lit de mort, au moment même où il eût pu goûter les premières jouissances de la gloire.

Il passa ainsi la journée dans la prière et les larmes.

Le soir, lorsque les fidèles allèrent contempler l'illumination du clocher, il appela un de ses serviteurs :

— Gaufroy, dit-il, va quérir un prêtre...

Au bout d'un moment, l'envoyé revint avec un franciscain, qui traversait la rue et qu'il avait prié d'entrer.

Le religieux se troubla à la vue du malade.

— Mon Dieu, fit-il en lui-même, venez à mon aide !

Il s'approcha de la couche où l'artiste agonisait.

— Père, bénissez un criminel qui se repent.

Le moribond se confessa.

Le visage du confesseur resta impassible ; il pria en écoutant.

— Mon fils, dit-il, lorsque l'aveu des péchés fut terminé, c'est l'orgueil qui vous a perdu. Il vous a rendu assassin et voleur. Vos fautes sont grandes. Pour en obtenir le pardon, il vous faut, outre le repentir, un acte d'humilité qui fasse tout oublier. Demandez à Dieu d'être inconnu et méprisé : *Ama nesciri et pro nihilo reputari*. Et afin de lui prouver votre sincérité, faites effacer votre nom du temple où votre vanité l'a inscrit. Ce sera votre pénitence. L'acceptez-vous de bon cœur ?

— Oui, mon Père, répondit le mourant en faisant un effort. Et pour ne pas rester en retard avec la générosité de Dieu, je veux aller moi-même détruire cette sottise de prétention.

Le cordelier hésita un instant, devant le danger que pourrait courir le malade, et ne consentit qu'en tremblant à cette demande réitérée.

Assisté d'un valet et du moine, l'artiste se leva et, chancelant, appuyé sur leurs bras, se dirigea vers l'église, entourée par la foule.

L'extérieur du monument et du clocher étincelait dans un embrasement féérique. Les feux rouges, verts, bleus, orangés, s'harmonisaient agréablement.

Au milieu de leurs lueurs, par les rampes élevées, le clergé circulait. Il animait les masses ténébreuses de ses processions fantastiques. Il passait et repassait le long des balustrades, ces ponts dentelés, avec les riches costumes, les cierges et les chants. Et pendant que la flamme et la voix tournaient ainsi de cercle en cercle, en bas, dans l'ombre, répondait l'océan du peuple.

Sans se faire remarquer, le groupe avait pu gagner le portail, au-dessus duquel les cantiques et les lumières fêtaient le génie chrétien.

Une échelle était là. On l'appliqua sur un contrefort. Le malade la gravit lentement, aidé par le fils de saint François. Il avait à la main un marteau.

Arrivé devant les lettres scripturaires qui disaient son nom, il eut une défaillance.

Le religieux eut peine à le soutenir.

La brise du soir le remit peu à peu.

Et les chants continuaient là-haut, dans des clartés magiques.

Alors, aussi vigoureusement que ses forces le lui permirent, il frappa de la masse de fer l'initiale du mot. Le granit résista.

La multitude, dont l'attention avait été attirée par le bruit, regardait, sans comprendre l'action de cet homme qu'elle ne reconnaissait pas.

Un nouveau coup se fit entendre, et, cette fois, non seulement la lettre atteinte s'était détachée du bloc, mais tout le nom avait disparu. La pierre était parfaitement lisse...

En même temps, le moribond s'évanouissait, et un cri de fureur s'élevait de la foule, qui, trompée, croyait à une mutilation.

Le cordelier descendit l'architecte sur le parvis et lui fit reprendre ses sens.

— Mort au vandale ! criaient des voix.

— Mort à l'orgueil ! soupira le pénitent, pendant que le prêtre l'absolvait, au nom du Christ, et l'embrassait en pleurant et disant :

— Mon frère, ne me reconnaissez-vous point ?

C'était son jeune frère, le moine Augustinus, qu'il n'avait pas vu depuis les obsèques de sa victime et qui, après avoir prêché au sanctuaire de Notre-Dame de Lisle, avait accompagné quelques pèlerins à la fête de Saint-Pierre de Salles.

Et pardonné et heureux, l'artiste rendit son âme à Dieu...

ÉPILOGUE

Le nom des trois architectes est toujours demeuré inconnu.

Leurs œuvres subsistent encore, grâce à plusieurs réparations plus ou moins intelligentes au XVII^e siècle. Ainsi, à Saint-Pierre de Salles — nom démodé aujourd'hui, — le magnifique clocher ogival est accolé à une église en style roman !

Celle de Saint-Just, admirablement conservée, est restée sans flèche. Elle n'en est pas moins la plus belle. Et ceux qui l'ont construite méritent, peut-être plus que d'autres, cette louange d'un grand chrétien de notre temps, que nous leur appliquons volontiers :

“Soyez bénis, bons ouvriers, qui avez bâti cette maison de prière. Réjouissez-vous éternellement de votre œuvre. Sous ces voûtes merveilleuses, dans ces pierres, si hardiment jetées et travaillées avec tant d'amour, votre foi vit encore et réchauffe notre foi !”



ment con-
n'en est
qui l'ont
que d'au-
rétien de
uons vo-

qui avez
ssez-vous
sous ces
pierres, si
avec tant
auffe no-

LA CROIX DE VARSOVIE

A l'église cathédrale de Saint-Jean, et dans la chapelle qui touche au presbytère, dans cette chapelle que, soir et matin, une foule de fidèles pieux remplit de ses ferventes prières, s'élève sur l'autel une croix de bois, appelée *La Croix miraculeuse*, l'image du Rédempteur de grandeur naturelle. Dès longtemps le peuple varsovien répète, au sujet de ce christ de bois, les traditions que nous allons rapporter.

Jadis, du temps de la guerre avec les Turcs, un soldat, natif de Varsovie, tomba dans les fers des infidèles. Conduit à la capitale de l'empire ottoman, il fut destiné à prendre soin des chevaux du sultan. Tout près d'une source, où il menait boire ces chevaux dont il était le gardien, s'élevait, plantée dans le sol, une croix portant l'ima-

ge vénérée de l'Homme-Dieu ; à cette croix, les infidèles liaient souvent leurs bêtes de somme, et déchiraient leurs flancs ensanglantés de larges coups de fouet dont le bois sacré recevait sa bonne part.

A cette vue, le cœur du chrétien polonais tour à tour se fendait de compassion et bondissait de colère ; il résolut de mettre un terme à cette brutalité païenne. Or, un soir, sans être vu de personne, il marche à tâtons vers la source, arrache la croix à la terre, baise avec piété les pieds du Rédempteur, et lance dans les flots l'image sacrée, en disant : " O mon doux Sauveur ! ne vaut-il pas mieux cent fois que ton image sainte et vénérée soit ensevelie sous les ondes, plutôt que de subir sans cesse les outrages et les railleries de ces impurs mécréants ! "

Quelques années s'écoulent ; le pieux soldat, rendu à la liberté, retourne heureusement dans sa ville natale. Là, soudain, un beau jour, s'appuyant à une fenêtre de sa maison, il entend dans la rue un tumulte

immense... La foule accourt, soulevée ; les pavés retentissent de ses pas et les murs de ses clameurs. Le guerrier demande la cause de ce tumulte ; on lui répond : " Miracle ! Miracle ! au milieu de la Vistule courez, venez voir ! " Il quitte sa demeure et se laisse entraîner par le courant de la multitude. Les rives du fleuve étaient couvertes d'un peuple amoncelé qui, la tête nue, à genoux, glorifiait Dieu à haute voix du puissant prodige dont il était témoin. Voici : au milieu même de la Vistule s'élevait du sein de l'écume argentée des flots, droite, comme fixée au sol, et remontant le cours de l'onde, une humble croix de bois portant l'image sacrée du Sauveur des hommes !... L'évêque de la cathédrale, accompagné de tout son clergé en brillants habits de fête et tenant des cierges allumés, voguait sur le fleuve dans une barque, et s'efforçait en vain de la faire parvenir du côté de cet hôte miraculeux.

Malgré le calme profond qui régnait sur les eaux, il était impossible aux nautoniers

de s'approcher du prodige !... Soudain, notre pieux militaire, survenant, reconnaît la croix qu'il avait jadis, sous le ciel étranger, jetée dans la source !... Il demande à parler à l'évêque, et lui fait un récit fidèle de son action accomplie sur la terre musulmane. Alors le prélat ordonne qu'on laisse le loyal soldat aller seul, en nacelle, à la rencontre du bois miraculeux ; mais à peine notre héros a mis le pied dans la barque... la croix, s'élançant d'elle-même, vole et se place dans les bras de son libérateur ! Le soldat la transporte à terre ; puis, à la grande joie des habitants de Varsovie, cette croix, solennellement transférée dans la paroisse de Saint-Jean, est érigée sur le maître-autel, qui fut, à partir de cette époque, jusqu'à nos jours, témoin d'une foule d'autres miracles non moins surprenants.

Avec le temps, l'autel se couvrit d'une nombreuse quantité de dons offerts par les pieux fidèles. Un riche seigneur polonais mit un jour sur la tête du Christ cette pré-

cieuse couronne de diamants qu'on y voit briller encore.

Or, il advint un jour aussi qu'un voleur se glissa furtivement, le soir, dans la chapelle, puis, protégé par l'ombre nocturne, escalada l'autel, et saisit d'une main sacrilège cette précieuse couronne. Mais, quand le voleur voulut descendre et emporter sa proie... les doigts de la miraculeuse image du Christ se resserrèrent... et retinrent le brigand suspendu dans l'air, par un cheveu seulement !... Tous les efforts que fit le scélérat pour se dégager furent inutiles ; retenu par son cheveu comme par une chaîne de fer, il eut beau se débattre, l'aurore le surprit toujours attaché à la croix, le pied sur l'autel !... Au soleil levant, le vénérable vieillard qui gardait l'église, venant allumer les cierges pour la messe, aperçut le voleur, et courut avertir le clergé.

Aussitôt les ecclésiastiques survinrent en foule, suivis des flots immenses d'un peuple frémissant d'une sainte colère. D'une voix unanime le scélérat est jugé digne du

dernier supplice ; on l'entoure ; on le saisit... O prodige ! quand on veut le détacher de la croix, le cheveu qui le retient ne peut se rompre !... Vaines sont toutes les tentatives : ni la vigueur d'une main robuste, ni le tranchant du glaive, ni l'aiguillon de la flamme ne peuvent briser ce cheveu qu'ont saisi les doigts divins !... La foule se partage en avis divers : " Que le coupable soit décapité sur place ! " disent les uns. " Déchirons-le en morceaux avec des tenailles ! " disent les autres. D'autres encore : " Qu'il soit brûlé sur place à petit feu. "

— " Et moi, " s'écria du sein du peuple un blond et gracieux enfant, " voici mon opinion : abandonnons le coupable à la volonté du Christ qui le retient captif ; s'il veut le châtier, il saura bien le punir sans nous. "

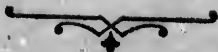
— " Il a raison, il a raison, l'enfant ! " cria la multitude ; " laissons le Christ lui-même décider du sort de ce voleur sacrilège. "

Et soudain les doigts de la sainte image s'écartèrent, rendant au coupable sa liberté.

“ Gloire à l'infinité de la miséricorde divine ! ” s'écria le peuple. Touché de la clémence du Christ, le brigand termina ses jours dans la pénitence et la solitude d'un saint ermitage.

O Croix sainte, convertissez tous vos ennemis !

Comte E. DE PORRY.





LES GEAIS

La conversation était tombée sur des prouesses d'animaux, et, en particulier, sur le secours que certains d'entre eux prêtent quelquefois à la justice. Quelqu'un raconta l'histoire du terreneuve voyant un voleur s'introduire dans la propriété de son maître, se jetant sur lui, le mettant en piteux état, puis le gardant à vue jusqu'au matin, ne consentant à abandonner sa proie qu'à l'arrivée des gendarmes.

De là on passa au merveilleux, en évoquant le souvenir des fameuses grues d'Ibicus, et mon ami Albert intervint à son tour dans le débat.

— Vous me rappelez, dit-il, une légende que j'ai recueillie jadis, dans un voyage en Alsace. J'étais à Saverne, dans le Bas-Rhin ; je rayonnais de là, visitant tous les châteaux en ruines des environs — et Dieu

sait s'il y en a ! Partout je me faisais raconter par les bonnes gens — paysans ou bûcherons — les naïves traditions qui se rattachent à ses vieux castels, et qui prenaient dans leur bouche une pittoresque saveur de terroir que je ne puis malheureusement leur conserver.

Sur la montagne, non loin de la petite ville de Neuwiller, quelques murs tombant de vétusté rappellent encore le château de Herrenstein, (littéralement : pierre des seigneurs). Je ne pus apprendre l'étymologie de ce nom, mais on me montra, à un quart d'heure environ du manoir détruit, une sorte de petit plateau dominant la vallée, où s'élevait autrefois un ermitage.

Les ermites, vous le savez, étaient fort nombreux au moyen-âge. Ils se retiraient en un endroit agreste et isolé, pas trop loin des humains, pourtant, bâtissaient eux-mêmes une cabane pour se loger, une chapelle pour servir de lieu de pèlerinage, et menaient là une existence calme et monotone,

de prière et de contemplation, vivant des libéralités des fidèles.

Or, à une lointaine époque, un bon vieillard habitait là. Sa piété, sa douceur, sa charité lui avaient valu dans toute la contrée une réputation de saint, d'inspiré, à qui l'Éternel se révélait en de miraculeuses visions. Les malheureux et les affligés le visitaient. Il trouvait pour chacun de sages conseils, des aumônes et des remèdes efficaces ; il guérissait même des malades rien qu'en leur imposant les mains.

Un jour, un jeune moine ou plutôt un homme déguisé en moine arriva à Neuwiller et entra à l'hôtellerie. Tout couvert de poussière, hâve et fatigué, il semblait venir de bien loin, avoir eouru longtemps les grands chemins. Il ne voulut point d'abord dire ce qui l'amenait dans le pays ni vers quelle destination il se dirigeait. Il s'enferma dans un mutisme méfiant et soupçonneux, étudiant les gens comme s'il eût vu en eux des ennemis.

Cet homme ayant commis un crime, avait dû fuir en hâte son pays, afin de chercher

ailleurs un refuge. Il errait depuis un mois, ne se sentant nulle part en sûreté, en quête d'un lieu tranquille où il pût se cacher, loin de ceux qui le recherchaient sans doute.

Cependant, son souper achevé, il demeurait dans la salle, égrenant son rosaire par contenance, épiant du coin de l'œil les allants et venants, écoutant les propos, prêt à en faire son profit.

L'hôte, sa femme et ses filles, installés près de l'âtre, devisaient avec quelques voisins. Après avoir conté les petits événements de la ville, il se mirent à parler du pieux ermite qui comptait un nouveau miracle à son actif : un pauvre homme tout perclus de douleurs, après s'être fait porter à la chapelle, en était revenu marchant sans bâton.

Chacun renchérissait sur les vertus du solitaire, chacun apportait son exemple à l'appui et le frère Joseph — c'était le nom du moine — fut bientôt au courant de tout ce qui concernait l'anachorète.

— Il faudra que j'y monte, demain, dit l'hôtelier, j'ai là pour lui une poule, une motte de beurre et des œufs frais.

— Si vous vouliez bien vous charger de mon offrande, répondit une paysanne, cela m'éviterait la course. Je lui destine une belle truite et un rayon de miel.

Plusieurs firent la même demande à l'aubergiste, qui accepta toutes les commissions.

Le faux moine écoutait, hésitant encore, les yeux allumés de convoitise.

Enfin il se leva, et, s'approchant du groupe :

— Mes bonnes gens, dit-il, avec une hypocrite douceur, vous parlez, je crois, du pieux ermite du Herrenstein ?

— Oui, mon Père.

— Eh bien, si vous voulez, je lui apporterai vos présents, car demain, dès la première heure, je compte monter à sa cabane,

— Vous le connaissez donc ?

— Non, mais c'est l'évêque de Metz qui m'envoie vers lui. Touché des mœurs si

pures et des grandes vertus de ce saint homme de Dieu, il l'appelle auprès de lui, afin de le mettre, dans sa vieillesse, à l'abri du froid et des orages de la montagne. C'est moi qui suis désigné pour le remplacer. J'ai l'ordre de le conduire, par l'autre versant, jusqu'à la route de Metz où il trouvera les gens de l'évêque, puis de m'installer dans son ermitage. Je tâcherai, mes bons amis, de le remplacer de mon mieux auprès de vous, ajouta-t-il avec onction, en levant les yeux au ciel.

Il avait su donner tant de vraisemblance à son récit, il parlait d'un ton à la fois si doux et si rassuré, que les assistants ne mirent pas un instant en doute la vérité de son explication. Quoi de plus naturel que l'évêque voulût accorder un peu de bien-être à un si noble et si fidèle serviteur de Dieu, et lui permettre de passer à l'abri ses derniers jours ? L'habit même du frère inspirait confiance et écartait tout soupçon.

Quelques-uns pourtant manifestèrent le désir de dire adieu à l'anachorète avant son départ.

— Vous n'en auriez pas le temps, reprit le faux moine. L'évêque désire formellement que j'y monte demain, au lever du jour, et que je l'accompagne immédiatement jusqu'à la première halte de son voyage. J'ai, en outre, à lui donner quelques instructions absolument secrètes, pour lesquelles il importe que nous soyons seuls.

Et frère Joseph, pour couper court aux questions, prétextâ sa grande lassitude pour se retirer, laissant ses interlocuteurs déplorer, avec des regrets et des soupirs, que leur bienfaiteur fut perdu désormais pour eux.

L'aube pointait à peine quand le moine fit son entrée dans la salle basse. Il se chargea des présents que l'hôte avait préparés pour l'ermite : bon vin pour le reconforter en route, toute sorte de friandises pour lui rappeler ses amis de Neuwiller. Le jeune religieux se fit indiquer son chemin, et

d'un pas allègre, se mit à gravir la montagne.

Le saint homme était à genoux, en oraison, devant sa cabane, dans une telle extase qu'il n'entendit même pas approcher le faux moine.

Celui-ci, sans hésiter, se débarrassa de son fardeau, saisit un poignard caché dans sa robe, et, d'un seul coup, étendit l'anachorète sans vie sur le sol, les mains jointes encore pour sa dernière prière. Le frère, penché sur sa victime, s'assura que le cœur ne battait plus, puis, se relevant, il s'occupa de chercher une place où il pût l'enterrer.

A ce moment, un cri rauque le fit très saillir. Il se crut découvert et regarda avec épouvante autour de lui. Mais non, là-haut dans les arbres, deux geais faisaient mouvoir le feuillage, et leurs voix l'avaient effrayé.

Rassuré, il continua ses investigations, choisit un petit espace plane, au pied d'un rocher, enleva de larges plaques de mous-

se, creusa une fosse, y déposa le cadavre, et, l'ayant recouvert, remit soigneusement la mousse, afin de cacher la terre remuée. Alors, avec un sourire de triomphe, il alla prendre possession de son nouveau domaine où désormais il vivrait tranquille, à l'abri des poursuites, nourri et choyé par les braves gens de Neuwiller.

Comme il entra dans la cabane, les cris des geais se firent plus bruyants et plus sauvages. Les oiseaux voletèrent, agités, avec des battements d'ailes, éveillant les échos de leurs voix stridentes, puis, pesamment, ils prirent leur essor.

Frère Joseph, tout à la satisfaction de voir si bien réussir son plan, n'y prit point garde.

Il fit un feu, apprêta l'une des succulentes volailles qu'il avait apportées, et, pour son repas, s'installa devant la porte, sous un arbre, en face du gracieux panorama de la vallée étendue à ses pieds.

Le lendemain matin, en sortant de sa cabane, il fut frappé d'entendre de nouveau

les geais. Il y en avait quatre maintenant, et leurs voix rauques lui rappelèrent son effroi de la veille, au moment du crime. Cependant, bientôt ils s'envolèrent, et le moine n'y pensa plus.

Dans la journée, il reçut quelques pèlerins, les séduisit par son aimable accueil, leur donna des conseils, leur indiqua au hasard des drogues qui devaient les guérir et accepta avec condescendance les dons qu'ils apportaient.

Ainsi se passa une semaine. L'ermite, très satisfait de sa nouvelle condition, vivant grassement dans l'oisiveté, n'avait qu'un souci puéril dont il était presque honteux : les geais. Chaque matin, à l'heure précise de l'assassinat, ces oiseaux venaient s'abattre sur les sapins, en troupe de plus en plus nombreuse. Quelques-uns marchaient avec agitation à la place où le vieillard était tombé, et fouillaient le sol de leur bec ; d'autres voltigeaient autour du moine, s'approchaient jusqu'à lui donner de vigoureux coups d'aile, l'étourdis-

saient de leur furieux ramage, et, quand ils s'en allaient enfin, le laissaient inquiet et troublé. Peu à peu, il ne put se défendre de penser sans cesse, avec une vague et mystérieuse terreur, à ces visiteurs étranges ; il guettait chaque oiseau qui passait dans le ciel, se méfiait des pigeons et des hirondelles, croyant toujours reconnaître les remords vivants qui le harcelaient.

Enfin, le neuvième jour, il vit un vol de geais arriver vers lui, au-dessus de la vallée, si épais, si compact, qu'on eût dit un immense nuage noir obscurcissant le ciel. Il voulut fuir, éperdu, glacé d'épouvante devant leur air menaçant ; mais les oiseaux, de toutes parts, fondirent sur lui, se perchèrent sur ses épaules, sur sa tête, sur ses bras, s'attachèrent à ses vêtements, les lacérèrent de leurs griffes, les arrachèrent par lambeaux. D'autres, beccuetant ses pieds, lui causaient d'atroces douleurs. En vain il s'efforçait de les chasser : ils revenaient, plus furieux et plus voraces. L'er-

mite ne savait comment lutter contre ses agresseurs ; il faiblissait, ses jambes écorchées ne le soutenaient plus. Il chancela, tomba, ne put se relever. En un instant, il fut couvert par les assaillants ; ce n'étaient sur tout son corps, qu'ailes grises pointillées de bleu qui s'agitaient, que pattes acharnées qui grattaient, déchiraient sa chair. Les longues plaintes du malheureux se mêlaient, sinistres, aux cris des geais.

Maintenant il comprenait : une force supérieure intervenait contre lui, pour le châtier.

Un instant, son visage resta découvert, et il aperçut, au détour du sentier, un petit pâtre qui regardait muet d'horreur, et une puissance invincible le poussa à révéler son secret.

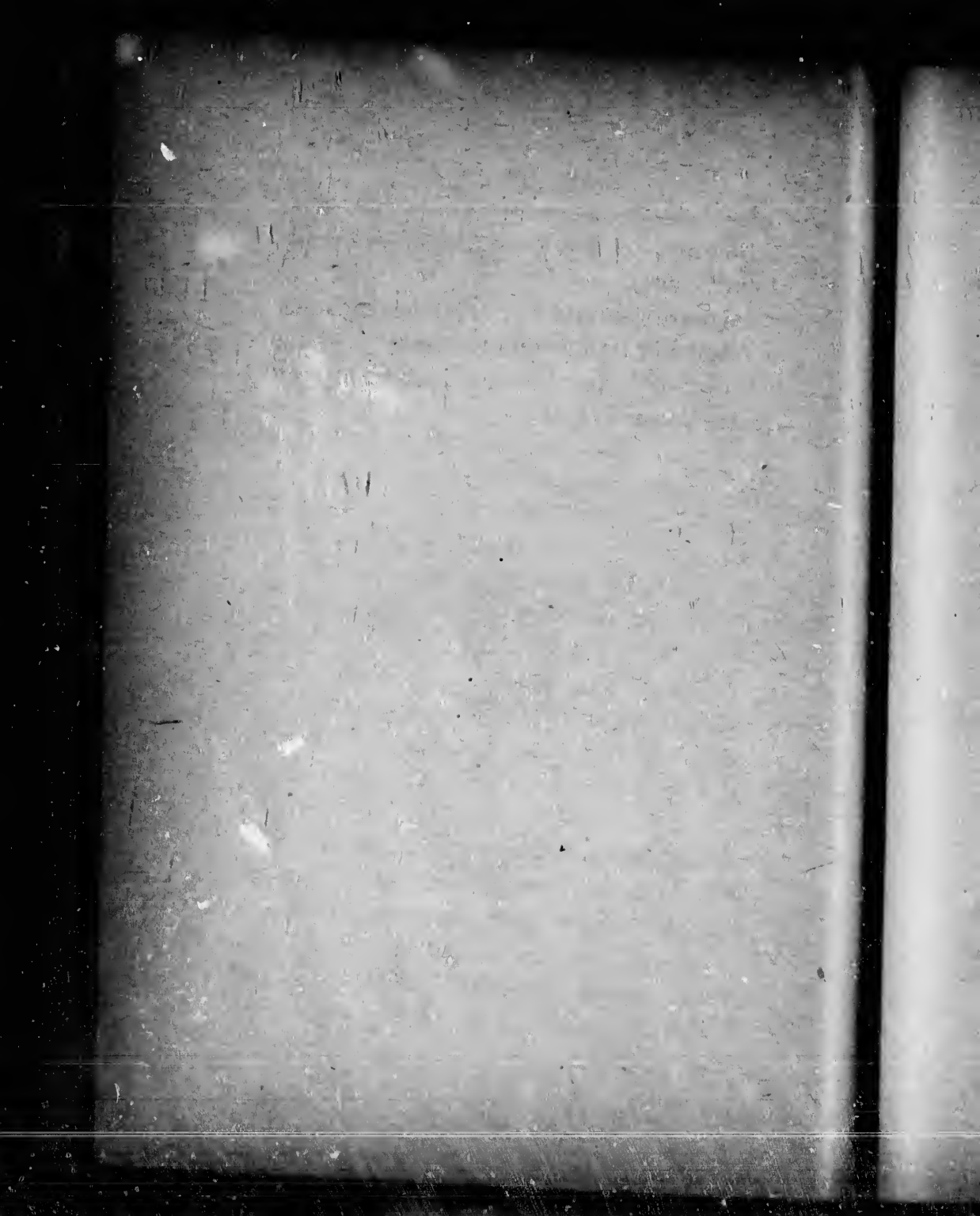
— *Enfant*, murmura-t-il d'une voix éteinte, cours à la ville, raconte ce que tu as vu, et dis à tous que c'est la justice de Dieu qui m'a frappé car je suis un assassin j'ai tué le saint homme pour prendre sa place et

Il ne put achever ; son scuffle s'éteignit ;
il était mort.

Le pâtre s'enfuit à toutes jambes sans oser
se retourner, tandis que les geais, avec une
clameur de triomphe, se dispersaient aux
quatre vents du ciel.

JEAN RIVAL.





La Merveille Artistique

I

LA PRIÈRE À SAINT JEAN-NÉPOMUCÈNE.

Par une belle matinée du mois d'avril 1762, deux enfants, une petite fille de huit ans et un garçon plus jeune de deux ans, descendaient le coteau vineux de Kosohéz au pied duquel coulent à grand bruit les belles et rapides eaux de la Moldau qui vont se perdre dans les antiques forêts de la Bohême.

Au lieu de courir avec cette insouciance naturelle à leur âge, ces deux enfants, se tenant par la main, marchaient le front soucieux, les yeux baissés avec toute la gravité de l'âge mûr unio à tout ce que l'enfance a de grâces piquantes, de candeur et de naïveté.

Leur mise annonçait la misère plutôt que l'aisance ; et bien que la couleur de la robe de la petite fille fût passée, que les habits du petit garçon fussent usés aux extrémités et que des pièces d'une étoffe différente fussent apposées aux coudes et aux genoux, on devinait cependant, à la coquetterie avec laquelle leurs beaux cheveux blonds étaient peignés, à la délicatesse de leurs mains et de leur visage, qu'une mère soigneuse et attentive en avait pris soin.

Ils avaient à la main un assez gros morceau de pain ; de temps en temps ils y portaient les yeux, sans y toucher.

Comme ils atteignaient le bas du coteau, se disposant à entrer sous la verdure naissante des arbres de la forêt, le petit garçon rompit le silence.

— As-tu remarqué, ma sœur, de quelle manière maman nous a donné notre déjeuner ce matin, et son soupir lorsque j'ai dit : Rien que du pain ?

— Oui, mon frère... elle pleurait, dit la petite fille ; j'ai vu ses larmes, et son re-

gard qui semblait dire : Il n'y a que du pain au logis, il faut s'en contenter. Mais pourquoi pleures-tu Wolfgang ? ajouta Federika en fondant elle même en larmes.

— Je pleure parce que tu pleures, répondit Wolfgang en éclatant aussi, et puis un peu parce que je n'ai eu que du pain sec pour mon déjeuner.

— Pauvre petit ! dit Federika en essuyant avec un baiser les yeux de son frère ; pauvre petit ! puisses-tu n'avoir jamais de plus grands chagrins ! Mais mange donc ton pain.

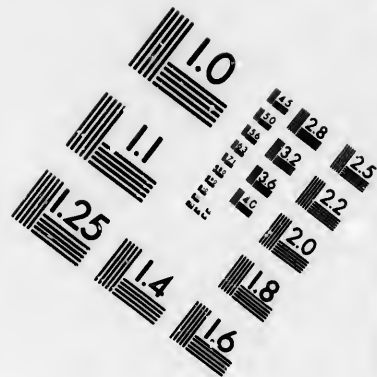
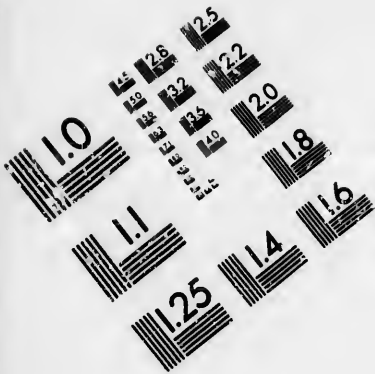
— Je n'ai plus faim.

— Gourmand ! s'il y avait du raisiné dessus, tu ne te ferais pas prier.

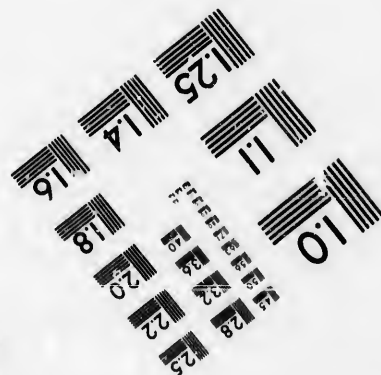
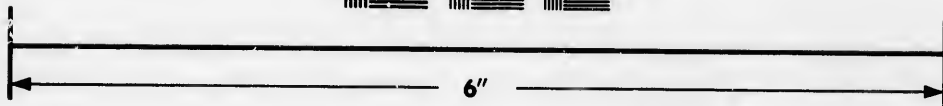
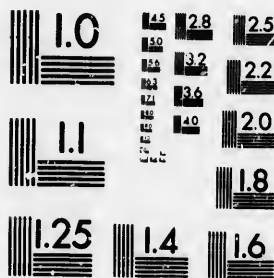
— Non, vrai, ma sœur, je n'ai pas faim.

La petite fille attira son frère à elle, et écartant les cheveux de son front : " Je veux te donner un baiser et te dire à quoi j'ai pensé ce matin... Mais j'ai peur que tu ne sois trop petit pour me donner un conseil.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
13 28
16 32 25
19 22
20
18
16

11
10
15
20

— Trop petit ! tu es si grande, toi ! dit Wolfgang avec un petit ton de pitié comique.

— Avoue que je suis plus grande que toi.

— Pour quelques pouces de plus peut-être, te voilà bien fière !

— Et puis je suis plus âgée que toi.

— Bah... de quelques mois !

— De quelques années, monsieur ! Mais ne nous fâchons pas, et calculons, dit Fedrika avec douceur... Je suis née le 30 janvier 1754...

— Et moi, le 27 janvier 1756, interrompit Wolfgang.

— Cela fait deux ans.

— Moins trois jours.

— Deux ans moins trois jours, soit. Mais revenons au fait. Il s'agit de chercher à soulager la misère de nos parents.

— Oh ! alors parle, ma sœur... que faut-il faire ?

— Et c'est à cela que je songe... Que faire, mon Dieu ! que faire ?

— Si nous prions Dieu, ma sœur, peut-être nous enverrait-il une idée, dit Wolfgang.

-- Tu as raison, mon frère, prions... Mettons-nous à genoux sous cet arbre... Dieu nous verra.

— Et il nous entendra aussi ; maman m'a dit qu'il entendait toujours les enfants qui priaient pour leurs parents.

— Oh ! alors, il nous exaucera," dit Federika en joignant les mains.

Wolfgang s'agenouilla à côté de sa sœur, et posant son pain à terre pour mieux joindre les mains : Ma sœur, faut-il nous adresser à Notre-Dame de Lorette ou au grand saint Jean-Népomucène ?

— Alors commence, ma sœur, je te suivrai. "

La petite fille se mit à dire tout haut une prière adressée au saint de la Bohême, le petit garçon la répéta après elle, et tous deux prièrent de si bon cœur, avec tant d'attention, qu'ils n'aperçurent pas un homme déjà âgé, d'un extérieur noble et

distingué, qui se tenait à quelque distance de l'arbre au pied duquel ils étaient agenouillés.

II

L'ENVOYÉ DE SAINT JEAN-NÉPOMUCÈNE

— Bon saint Jean-Népomucène, donnez à Federika et à moi le moyen d'être utiles à nos parents, se mit à dire le petit garçon après que la sœur se fut relevée.

— Voilà notre prière faite mon frère.

— Et le moyen trouvé ! dit Wolfgang se relevant à son tour.

— Déjà ?

— Cela m'est venu pendant que tu priais.

— Saint Jean-Népomucène te l'a donc soufflé dans l'oreille ?

— Je ne sais si c'est saint Jean-Népomucène, ou le bon Dieu, mais voici le moyen qui m'est venu à la pensée : j'ai un assez joli talent sur le piano, et je pourrais dire, si maman ne m'avait souvent recommandé d'être modeste, que je ne compose pas

mal ; toi, Federika, tu n'es pas de ma force sur le piano, mais enfin, pour ton âge, tu ne t'en tires pas trop mal.

— Voyez-vous ce vaniteux !... interrompit Federika.

— Ne m'interromps pas, ma bonne Federika ; autrement tu me ferais perdre mon idée. Or, nous partons un beau matin, en nous donnant la main comme tout à l'heure ; nous nous en allons bien loin, bien loin. Toutes les fois qu'il se trouve sur notre route un château, nous y entrons : toi, Federika, tu te mets à chanter, on vient... Oh ! les jolis enfants ! Ce sont les habitants du château qui disent cela. On nous fait entrer ; on nous offre de nous reposer... mais moi je vais au piano...

— S'il y en a un, interrompit la petite fille.

— Comme s'il n'y avait pas un piano partout aujourd'hui ! Mais tu m'impatientes avec tes interruptions... Je disais donc, je vais au piano, je monte sur le tabouret et je joue, je joue... dam ! que tout le

monde en reste dans l'enchantement ! Alors on nous embrasse, on veut nous donner des bonbons, des joujoux... à toi, l'on t'offre des colliers, des rubans... Mais nous ne prenons rien, et moi je dis : " Payez-nous, je vous prie, afin que je porte cet argent à papa et à maman... "

— Tu as de l'esprit comme un petit savant ! dit Federika en sautant avec transport au cou de son frère. Il faut que je t'embrasse.

— Et puis, ça n'est pas tout, répliqua Wolfgang ; je t'en prie, laisse-moi t'achever mon conte. Le roi entend parler de nous : il nous envoie chercher. Je mets mes plus beaux habits, toi, ta plus belle robe, et nous allons au palais du roi. Là, on nous fait entrer dans un salon où il y a des dames, belles... belles!... qu'on n'en a jamais vu de plus belles ; des messieurs tout brodés des meubles tout dorés... et un piano!... Quel piano !.. le bois est en or pur, il y a des diamants partout... Nous jouons, la cour est dans le ravissement.. On nous entoure, on

nous caresse ; le roi me demande ce que je veux : je lui reponds : " Ce que vous voudrez, roi. " Il me donne un château, je mets dedans papa et maman... "

Un éclat de rire interrompt, au beau milieu de son récit, l'intrépide joueur de piano. Wolfgang effrayé regarde sa sœur, se retourne, et aperçoit l'étranger. Caché derrière un arbre tout près de nos deux enfants, il n'avait pas perdu une parole de leur conversation. Se voyant découvert, il s'approche d'eux, et réprimant à peine la gaieté qu'avait provoquée le babil de Wolfgang :

" N'ayez pas peur, enfants, je ne veux que votre bonheur, c'est le grand Népomucène qui m'envoie vers vous. "

A ces mots le frère et la sœur échangèrent un regard, qu'ils reportèrent ensuite sur le prétendu envoyé du saint de la Bohême. Cet examen sans doute fut en sa faveur, car le petit garçon, s'élançant vers lui, lui prit la main, et avec une charman-
te familiarité :

— " Eh bien ! tant mieux ! tu vas faire alors ce que je veux.

— Non, non... pas tout de suite, répondit l'étranger. " S'asseyant alors sur un tronc noueux d'un arbre de la forêt, et faisant placer Wolfgang devant lui, tandis que la sœur, plus âgée et plus méfiante, se tenait à l'écart : " Je t'accorderai ce que tu désires, reprit-il, à condition que tu me diras la vérité, toute la vérité, sur les questions que je vais te faire... Je saurai si tu mens, je t'en avertis...

— Monsieur, apprenez que je n'ai jamais menti de ma vie, entendez-vous ?... répliqua Wolfgang un peu piqué.

— C'est ce que nous allons voir ?... Comment se nomme ton père ?

— Léopold Mozard.

— Que fait-il ?

— Il est maître de chapelle ; il joue du violon et du piano, mais mieux du violon.

— Ta mère vit encore ?

— Oui, monsieur.

— Combien êtes-vous d'enfants ?"

Comme le petit garçon restait muet, la petite fille prit la parole :

— Nous étions sept, monsieur ; nous ne sommes plus que deux, mon frère et moi.

— Et votre père est bien pauvre, ma chère enfant ? dit l'étranger à la petite fille.

— Oh ! oui, bien pauvre, monsieur. Voyez, dit-elle en montrant le morceau de pain auquel ils n'avaient touché ni l'un ni l'autre, c'est là tout ce qu'il y a de pain au logis. Papa et maman n'en ont pas gardé pour eux. Chaque fois que maman nous donne à déjeuner, elle nous dit : " Allez manger dans les champs, mes chers enfants. " C'est pour que nous ne nous apercevions pas qu'ils se privent de déjeuner.

— Pauvres enfants ! dit l'étranger vivement ému. Où demeurent vos parents ?

— Là-haut, sur la colline, monsieur ; dans cette petite maison dont vous pouvez voir d'ici le toit, répondit Wolfgang.

— N'est-ce point une maison qui a appartenu à Dusseck ? demanda l'étranger.

— Un musicien aussi comme mon père...
oui, monsieur, dit la petite fille.

— Pauvres enfants ! répéta l'étranger
en essuyant une larme. Dites-moi, quand
je vous ai vus tous les deux priant le grand
Népomucène, que lui demandiez-vous ?

— Moi, monsieur dit la petite fille, je lui
demandais de me faire trouver un moyen
de gagner de l'argent pour en donner à
mes parents... afin que mon frère et moi ne
soyons pas, chaque jour, les seuls à déjeu-
ner, Wolfgang m'a dit qu'il l'avait trouvé,
ce moyen, mais je crains bien...

— Si ce que dit Wolfgang est vrai, qu'il
soit très-fort sur le piano et toi aussi, son
idée peut s'exécuter, et je me fais fort de
vous aider.

— Mon frère est si fort et si bon musi-
cien, que non-seulement il joue à la premiè-
re vue tout ce qu'on lui présente, mais il
compose encore de très jolis morceaux, à ce
que dit papa.

— Quel âge a votre frère ?

— Six ans, monsieur ; et moi huit.

— Et cet enfant compose déjà ! s'écria le prétendu envoyé de saint Jean-Népomucène.

— Cela vous étonne, dit Wolfgang en riant ; eh bien, venez chez nous, monsieur, et vous verrez. "

L'étranger tira sa montre, réfléchit un moment, et dit d'un ton moitié sérieux moitié badin :

" Mes chers enfants, le grand Népomucène, ce saint révérend de la Bohême, m'ordonne de vous dire de retourner chez vos parents ; vous y resterez toute la journée, et avant la nuit, vous aurez de ses nouvelles... Allez. "

L'étranger se retirait, Wolfgang l'arrêta par le pan de son habit.

" Encore un mot, monsieur : avant de retourner au ciel, ou sans doute vous demeurez, puisque vous êtes l'ami de Népomucène...

— Que vas-tu demander, mon frère ? " interrompit Federika, voulant empêcher son frère de continuer. Celui-ci lui ayant dit

quelque chose à l'oreille : " Non, non, Wolfgang, s'écria-t-elle, c'est indiscret ; non, je ne veux pas.

— Qu'est-ce, chère petite ? demanda l'étranger.

— Elle ne veut pas que je vous dise de prier le grand Népomucène d'envoyer à dîner à maman, répondit si vite Wolfgang que Federika n'eut pas le temps de l'arrêter... Il le peut, n'est-ce pas, monsieur ?

— Mais sans doute, que ta mère y compte. Que désires-tu encore ? parle... ne crains rien.

— Un habit pour papa, qui depuis quelque jours ne peut plus aller donner ses leçons ; le sien est si usé !

— Et puis ?

— Et puis ? Une belle robe pour maman ; cela lui va si bien !

— Est-ce tout ?

— Assez, mon frère, dit Federika avec la délicate susceptibilité d'une enfant bien née.

— Laissez donc, ma sœur... je veux encore demander quelque chose pour toi.

— Je ne veux rien pour moi ; tu abuses des bontés de monsieur.

— Bien que je sois touché de la délicatesse de ta sœur, dit l'étranger, je t'autorise au nom du grand Népomucène, à me faire connaître tous tes désirs.

— Eh bien, ce que je veux encore, c'est un grand palais, et des domestiques, pour que ma mère ne se fatigue pas à faire le ménage ; puis... c'est tout, je crois.

— Tu ne m'as rien demandé pour toi.

— Oh ! c'est inutile, monsieur, donnez à papa tout ce qu'il lui faut, moi je n'aurai besoin de rien.

— Charmant et admirable enfant !... Adieu... à bientôt. "

En disant ces mots, l'étranger s'éloigna ; il disparut si vite derrière les arbres épais de la forêt que les enfants en restèrent tout surpris.

— Est-ce que tu penses, Wolfgang, qu'il nous enverra à dîner ? demanda Federika en reprenant avec son frère le chemin de la maison.

— Qui en doute ? dit Wolfgang d'un ton plein d'assurance.

— Pour moi, je pense que ce monsieur s'est moqué de nous.

— C'est ce que nous allons voir, " répondit le petit Mozard.

III

LES PROMESSES DE L'ENVOYÉ DU GRAND SAINT JEAN-NÉPOMUCÈNE

Dès que nos deux enfants furent arrivés chez eux, une femme, jeune encore et proprement mise, leur dit avec tristesse : Eh quoi, vous n'avez touché à votre pain ni l'un ni l'autre !

— Nous n'avions pas faim, maman, se hâta de répondre Federika.

— Qu'est-ce qui vous a donc fait perdre l'appétit ?

— Imagine-toi, maman, que ma sœur et moi, nous avons vu l'envoyé du grand Népomucène, ce saint dont papa m'a si souvent raconté l'histoire.

— ConteZ-nous donc ça, maître Wolfgang, " dit en entrant un nouveau personnage dont la figure était pleine de bonhomie. Les deux enfants le saluèrent du nom de " bon petit papa. "

" Figurez-vous, bon petit papa, un grand bel homme, continua Wolfgang, une belle figure, l'air d'un roi, enfin !

— Et à quoi as-tu vu que c'était l'envoyé du grand Népomucène ? demanda le maître de chapelle.

— Il me l'a dit.

— Et quelles preuves t'en a-t-il données ?

— Quelles preuves ?... vous allez les voir, les preuves !... A vous, il va vous envoyer un habit ; une robe à maman, quelque chose pour ma sœur... et un bon dîner pour nous tous...

M. Mozard ne put s'empêcher de rire à cet excès de naïveté de son fils

— Et tu crois cela, cher enfant ?

— L'ami de saint Jean-Népomucène me l'a dit, bon petit papa.

— Ils'est moqué de toi.

— Moqué de moi ? pourquoi papa ?...

Oh ! non... si vous l'aviez vu, vous ne parleriez pas ainsi. Sa figure est si bonne ! Que direz-vous donc aussi, l'orsqu'à la place de cette petite maison, nous aurons un palais ? Oh ! depuis que je sais ça, cette sombre et triste chambre me déplaît... "

En disant ces derniers mots, le petit Mozard jeta autour de lui un regard de dédain ; en effet, la chambre où il se trouvait servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de salon ; d'un côté était une haute et large cheminée avec des casseroles accrochées dans l'intérieur de l'âtre, de l'autre un piano, audessus duquel on voyait un violon suspendu à la muraille ; au milieu une table en bois noir, et autour quelques chaises de paille.

— Ah ! nous aurons aussi un palais ! dit M. Mozard avec une naïve bonhomie.

— Oui, papa, un palais, avec tout plein de valets pour nous servir... Eh bien ! que fais-tu donc maman, demanda l'enfant à madame Mozard, qui disposait ce qu'il fallait pour le dîner.

— Tu le vois, en attendant les valets, je prépare le dîner.

— Le dîner !... le dîner !... quand je dis qu'on va l'apporter tout cuit... entends-tu, maman, tout cuit, et cuit à point encore... ”

Le père et la mère allaient éclater de rire, lorsqu'ils entendirent frapper à la porte.

IV

LA SONATE

C'était un fourgon couvert ; il en sortit un cuisinier, son aide de cuisine, et tout l'attirail d'un beau dîner.

— C'est de la part de la personne que M. Wolfgang Mozard a rencontrée à l'entrée de

la forêt, " dit en entrant le cuisinier. Et il posa sur la table, au fur et à mesure que son camarade les retirait du fourgon, des plats tout préparés, des bouteilles d'un vin exquis, tout ce qu'il fallait pour un excellent repas.

" Pourriez-vous, mon bon ami, me faire connaître la personne qui vous envoie ? demanda M. Mozard au cuisinier.

— Je ne puis vous satisfaire, " répondit cet homme d'un ton respectueux.

Le maître de chapelle insista.

" Monsieur votre fils connaît celui qui m'envoie, "

— Oui, dit Wolfgang, et Federika aussi le connaît : c'est l'envoyé et l'ami du grand saint Jean- Népomucène !...

— De grâce, expliquez-moi ce mystère ? ajouta sérieusement M. Mozard.

Le cuisinier répondit :

— Monsieur, je ne puis vous rien dire de plus, sinon que le dîner est payé. Vous pouvez le manger sans crainte. Si vous voulez en savoir davantage, priez votre fils de se

mettre au piano et d'improviser une sonate ; alors la personne paraîtra. Ne me faites pas d'autres questions, je ne saurais y répondre.

Le dîner servi, le cuisinier se retira avec son aide de cuisine ; ils remontèrent dans le fourgon, et disparurent, laissant la famille Mozard toute stupéfaite.

Le petit Wolfgang, après le départ du cuisinier, rompit le silence :

“ Eh bien ! quand je vous le disais...

— J'ai bien cru qu'on voulait se moquer de nous, mon pauvre frère, dit Federika ; je vois maintenant que ce monsieur est bien l'envoyé du saint de la Bohême.

— Mes chers enfants, dit maître Mozard, mettons-nous toujours à table. L'homme généreux qui nous envoie à dîner n'est, croyez-le bien, le représentant d'aucun saint. Buvons à sa santé son nom nous est inconnu, mais son souvenir restera dans nos cœurs. ”

Vous pensez combien le repas dut être gai ; il y avait si longtemps que la famille

Mozard n'avait diné aussi splendidement ! Quant aux enfants, ils ne s'étaient jamais vus à pareille fête, et s'en donnaient à cœur joie, lorsque l'orloge d'un couvent voisin vint à sonner deux heures. Wolfgang sauta à bas de sa chaise.

— " Où vas-tu donc ? lui demanda sa mère.

— Composer une sonate qui doit faire apparaître le monsieur au dîner. " Et Wolfgang approcha devant le piano un petit tabouret, sur lequel il se tint debout ; il était si petit que ses coudes étaient à peine à la hauteur des touches. " Ah ! je n'oublie rien ! moi, " dit-il en commençant à jouer.

Il fit d'abord quelques gammes avec un aplomb, une précision extraordinaires pour un enfant aussi faible, aussi étourdi ; s'animant par degrés, de la gamme il passa aux accords ; puis il se mit à improviser un thème si doux, si suave, que le maître de chapelle et sa femme en restèrent muets de surprise. S'abandonnant bientôt à toute la richesse d'une imagination capricieuse et enfantine, il fit voler ses doigts sur

le clavier ; à peine effleuraient-ils les touches. Les unes cependant frappées de main de maître, vibraient avec force ; les autres, pour ainsi dire caressées, rendaient des sons si expressifs, que les larmes en vinrent aux yeux de maître Mozard et de sa femme.

Attendris, émus au delà de toute expression par les sons ravissants que Wolfgang tirait de son instrument, tous oublièrent non-seulement le dîner, mais encore la venue de l'étranger, qui devait paraître aux premiers accords de la sonate improvisée.

“ Viens m'embrasser, viens, maître Wolfgang Mozard ! ” s'écria le maître de chapelle avec un enthousiasme de père et d'artiste ; va ! avec l'aide de Dieu, de Notre-Dame de Lorette, et du grand saint Jean-Népomucène, tu seras un jour un grand maître, un grand compositeur, un grand homme ! Mais qui te poussera dans le monde, pauvre enfant ignoré ! qui te fera sortir de l'obscurité où te plonge ma misère ? Qui te protégera ?...

— Moi ! s'écria une voix de l'extérieur. " C'était celle de l'étranger. A sa vue, Wolfgang courut à lui, et lui prenant la main :

" Voici l'ami du grand saint Jean-Népomucène ! "

Mais à peine le maître de chapelle l'eut-il aperçu, qu'il se leva avec tous les signes du plus profond respect, et s'inclina en disant :

" Sa Majesté l'empereur d'Autriche, François Ier. "

V

HISTOIRE DU GRAND SAINT JEAN- NÉPOMUCÈNE

Quelques jours après cette aventure, madame Mozard disposait en pleurant tout ce qui était nécessaire pour le départ de son mari et de son fils.

Nous allons à la cour de l'impératrice Marie-Thérèse, cette reine aussi grande, aussi sage que vertueuse ; nous y allons, invités par son auguste époux lui-même, François Ier.

— A six ans, commencer déjà une vie de labeur ! dit la pauvre mère en étouffant ses soupirs.

— Je travaillerai pour toi, chère maman et ce sera une vie de plaisir, ” reprit Wolfgang en se jetant au cou de sa mère.

Une heure après, le maître de chapelle et son fils étaient sur la route de Vienne. Le voyage n'offrit aucun incident remarquable. Dès qu'ils furent arrivés, l'empereur leur fit dire qu'il les recevrait le lendemain. En même temps des ordres furent donnés pour organiser un concert ; tous les seigneurs et les dames de la cour furent invités à venir entendre l'enfant merveilleux.

Le lendemain, Mozard sortit pour aller visiter quelques amis ; à son retour, il trouva son fils faisant des cabrioles dans la chambre.

“ J'ai fait mes prières, dit-il à son père, j'ai exercé mes doigts, et maintenant je me repose.

— Joli repos ! lui répondit son père en riant.

— Mais, papa, chacun le prend à sa manière.”

Le soir venu, Wolfgang fut conduit par son père au palais impérial ; le maître de chapelle était vêtu de noir. Son fils avait un costume de cour : un petit habit de drap lilas, avec une veste de moire de la même couleur, des culottes de soie rose, des bas blancs et des souliers à boucles. Il était joli à croquer ; on eut dit un petit marquis en miniature.

Un maître de cérémonies les introduisit dans la salle du concert ; il n'y avait encore personne. La première chose que Wolfgang aperçut, ce fut un superbe piano, devant lequel il alla vite s'asseoir. Mozart passa sur un balcon qui donnait sur les superbes jardins du palais.

Wolfgang resté seul dans ce vaste salon, éclairé comme pour une fête royale, était assis devant le piano ; ses petits doigts couraient sur les touches avec une rapidité

merveilleuse, lorsqu'il entendit près de lui une voix d'enfant lui dire :

“ Oh ! que vous jouez bien ! Est-ce que vous êtes ce petit Mozard dont on parle tant ici depuis deux jours ? ”

Wolfgang se retourne : il voit à ses côtés une petite fille de sept ans, très-richement mise.

“ Que vous êtes belle, ” fut la réponse de l'enfant de la Bohême

— Ça m'est bien égal ! riposta la petite fille. Répondez-moi donc, êtes-vous Wolfgang Mozard ?

— Oui, mademoiselle.

— Et qui vous apprend à si bien jouer du piano ?

— Mon père.

— Que c'est ennuyeux d'apprendre ! Vous avez dû étudier beaucoup pour devenir aussi fort, n'est-ce pas ?

— Oui, cela me fatiguait quelquefois ; alors je me mettais à prier le grand saint Jean-Népomucène de me donner du courage et de la bonne volonté, et il me donnait de tout ça.

— Quel est ce grand saint Jean-Népomucène ?

— Le saint de la Bohême.

— Pourquoi l'appelle-t-on le saint de la Bohême ?

— Parce que sa statue est sur le pont de la Moldau, à Prague.

— Ce n'est pas une raison, dit la petite fille avec impatience.

— Je sais son histoire, dit Wolfgang, et je puis vous la raconter.

— Oh oui ! contez-la-moi, vous me ferez grand plaisir.

— Écoutez. Il y a bien longtemps, bien longtemps, il y avait à Népomucène un vicaire de l'archevêque de Prague qui était bon, bon comme tout, et qui faisait l'aumône tant et si bien, qu'il ne lui restait plus rien pour lui ; souvent même il se couchait sans souper, parce que le matin il avait donné son dîner aux pauvres. On le nommait Jean Welfin ; c'était un saint homme. Or, un jour, l'archevêque du vicaire de Prague vint à passer à Népomu-

cène, et se confessa à son vicaire. Le lendemain, Vincelas, qui était le roi, envoya chercher le vicaire : " Te t'ordonne, lui dit-il, de me dévoiler la confession de ton archevêque. — Je ne le peux pas, sire, répondit très-humblement le vicaire ; la confession est une chose sacrée. — Je le veux, dit le roi de sa plus grosse voix. — Je ne le puis, sire, " répondait toujours Jean Welfin. Alors le roi se mit dans une grande colère ; il menaça le vicaire de le faire mourir d'une vilaine mort s'il ne disait pas ce que lui, le roi, voulait savoir. " Ni pour or ni pour argent, ni pour menaces ni pour tortures, je ne parlerai, répliqua le vicaire ; la confession est une chose sacrée. " Voyant qu'il n'en pouvait rien obtenir, le roi ordonna de le faire mourir ; et une nuit, une nuit bien noire, le pauvre Jean Welfin fut traîné, par de vilains hommes, sur le pont de la Moldau ; malgré ses larmes et ses prières, il fut précipité dans le fleuve, qui est très profond à cet endroit-là. On ne retrouva jamais son corps, parce qu'au

lieu d'aller au fond de l'eau il fut emporté par un ange en paradis, où il est assis à côté de Dieu, et Jean Welfin, qui était un pauvre homme sur terre, est aujourd'hui, dans le ciel, le représentant de la Bohême, et il l'a bien mérité."

Comme Wolfgang achevait son récit, il entendit un grand frou-frou de robes de soie, de souliers de satin, de plumes qui se remuaient dans les fleurs; il regarda autour de lui, et vit avec étonnement ce grand salon, si désert un moment auparavant, rempli de belles dames et de beaux messieurs. Il se leva tout rouge et tout confus.

"Ne me reconnais-tu pas? lui demanda un monsieur qui vint à lui.

— Vous êtes le roi, lui dit Wolfgang en le regardant.

— Et voici la reine Marie-Thérèse, ajouta le roi en conduisant le petit Mbazard vers une dame de quarante-cinq ans environ et dans tout l'éclat de la beauté; elle accueil-

fit l'enfant avec la plus parfaite bienveillance.

Le petit Mozard alla s'asseoir devant le piano, et là, souriant à ceux qui l'entouraient et particulièrement à la jeune enfant, car elle n'avait pas voulu s'éloigner de lui, il commença à jouer. Il montra une telle aisance, que ses petits doigts semblaient badiner avec les touches, passant d'une mesure vive, difficile et grave, à une mesure lente et plus mélodieusement accentuée. L'illustre auditoire ne put retenir un cri d'admiration, émerveillé d'un talent aussi précoce.

« Wolfgang connaît si bien son clavier qu'il pourrait jouer les yeux fermés, fit remarquer son père.

— Couvrez le piano, et vous verrez, dit Wolfgang.

En effet, il joua avec le plus grand aplomb sous le drap qui recouvrait les touches. Lorsqu'il s'arrêta essouffé, fatigué, son pauvre petit front tout en sueur, l'impératrice lui fit signe de venir auprès d'elle.

Wolfgang descendit de sa chaise pour se rendre au désir de l'impératrice ; mais, soit le peu d'habitude qu'il avait de marcher sur un parquet ciré, soit par suite de l'émotion que devait lui causer une si brillante réunion, il fit un faux pas et tomba.

La petite inconnue poussa un cri, et s'élançant vers lui pour le relever :

“ T'es-tu fait mal, mon petit ami ? lui demanda-t-elle d'une voix si douce et si pleine d'intérêt, que Wolfgang lui répondit naïvement :

— Vous êtes encore plus charmante que tout à l'heure ! Voulez-vous m'épouser ? ”

La jeune enfant partit d'un éclat de rire :

“ Mais cela ne se peut, mon pauvre petit.

— Pourquoi ? nous sommes du même âge.

— Tu n'es qu'un pauvre petit artiste.

— J'en deviendrai un grand.

— Et moi je suis Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche.

— Ça m'est bien égal, je vous épouse tout de même, répliqua Wolfgang, au grand amusement de cette haute et imposante assemblée, peu habituée à ce naïf langage.

Hélas ! cette petite fille, que Mozard enfant se choisissait pour femme avec une si admirable ingénuité, ne fut pas si heureuse que d'épouser un artiste. Plus tard, le jour même où Mozard, le grand compositeur, était couronné publiquement et salué par les vivats de la population de Vienne, ce même jour cette jeune enfant, devenue reine de France, et femme de l'infortuné Louis XVI, était insultée par un peuple en fureur. Deux ans après elle montait sur l'échafaud. Étrange et mystérieuse destinée que Dieu cache aux yeux des humains, et dont on ne peut jamais prévoir la fin ni deviner la trame !

Mais revenons à notre jeune héros, qui promettait déjà ce qu'il a si bien tenu. Charmée de ses dispositions précoces, l'impératrice daigna l'associer aux jeux de

l'archiduchesse Marie-Antoinette, d'un an plus âgée que lui.

Wolfgang n'avait pas huit ans lorsqu'il parut, en 1763, à la cour de Versailles ; il toucha l'orgue à la chapelle du roi, et se montra, dit-on, l'égal des plus grands maîtres. A cette époque, il composa deux sonates qu'il dédia, l'une à Madame Victoire, fille du roi, et l'autre à la comtesse de Tessé.

Mozard mourut à trente-six ans. C'est en composant ce fameux *Requiem* qui lui fut demandé par un inconnu, qu'il sentit sa fin approcher. " Je travaille pour mes funérailles, " disait-il. En effet, le feu de la composition lui alluma le sang à un tel point, que sa femme, de l'avis des médecins, fut obligée de lui retirer sa partition. Cependant la santé lui revint. On lui rendit son œuvre commencée pour qu'il l'achevât ; mais la mort ne lui en laissa pas le temps. L'*Agnus Dei* qui termine cet admirable morceau, fut, pour ce grand artiste, le chant du cygne ; on y sent l'empreinte d'une mé-

lancolie profonde, l'onction religieuse dont son âme était remplie. Quelques heures avant de mourir, il se fit apporter sa fameuse messe de *Requiem*. " Eh bien ! s'écria-t-il, n'avais-je pas raison de dire que c'était pour moi que je composais ce chant de mort ! "

Mozard expira le 7 décembre 1791.

EUGÉNIE FOA.

FIN



